



HAL
open science

La langue étycyprïote ou l''amathousien''. Essai d'interprétation grammaticale

Thierry Petit

► **To cite this version:**

Thierry Petit. La langue étycyprïote ou l''amathousien''. Essai d'interprétation grammaticale. Archiv für Orientforschung, 1997, 44-45, p. 244-271. halshs-00001481

HAL Id: halshs-00001481

<https://shs.hal.science/halshs-00001481>

Submitted on 23 Apr 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La langue étéocyprïote ou l' "amathousien"

Essai d'interprétation grammaticale

Par Thierry Petit (Saint-Étienne)

*In memoriam Olivier Masson**

Sommaire

Abréviations	
Introduction.....	§§ 1-3
Écriture.....	§§ 4-5
Difficultés et atouts.....	§ 6
Tentatives antérieures.....	§ 7
Problèmes de méthode: priorité de la morphologie.....	§§ 8-9
Vraisemblance historique.....	§ 10
Parenté lexicale.....	§§ 11-14
Tableau 1.....	§ 15
Formation du nom.....	§ 16
Morphologie du syntagme nominal: caractère généraux.....	§§ 17-22
(Tableau 2.....	§ 18)
Suffixes de rang I (allongement du thème).....	§§ 23-29
Suffixes de rang II (possessifs).....	§ 30
Suffixes de rang III (détermination).....	§§ 31-34
Suffixes de rang IV (cas).....	§ 35
Cas absolu (déterminé ou indéterminé).....	§§ 36-37
Ergatif.....	§§ 38-44
Directif.....	§§ 45-49
Essif-Destinatif.....	§§ 50-53
Génitif.....	§§ 54-56
Locatif (-Illatif?).....	§ 57
Suffixes de rang V (particules enclitiques).....	§ 58
Tableau 3.....	§ 59
Tableau 4.....	§ 60
Éléments de syntaxe.....	§§ 61-65
Corpus des textes.....	§ 66
Indices (amathousien, grec, hourrite, ourartéen, autres).....	§ 67
Hypothèses raisonnées sur le sens de l'inscription VII.....	§ 68
Hypothèses raisonnées sur le sens de l'inscription VIII.....	§ 69
Tableaux comparatifs (amathousien, ourartéen, hourrite).....	§ 70

Abréviations

A : amathousien(ne) ou étéocyprïote (nom ou adjectif;
l'abréviation désigne la langue à l'exclusion de
l'écriture et de la localisation)

AG : alphabet grec

CM : inscriptions ou syllabaire(s) c(h)ypro-minoens (à
l'exclusion de la [ou des] langue[s] ainsi notées)

EC : langues (nord-)est-caucasiennes

G : grec(que) (nom ou adjectif qui désignent la langue)

H : hourrite (nom et adjectif qui désignent la langue)

HU : groupe hourro-ourartéen des langues est-caucasiennes

SA : syllabaires suméro-accadiens

SC : syllabaire cyprïote

U : ourartéen(ne) (nom et adjectif désignant la langue)

N. B.: les renvois aux textes sont fondés sur un système propre à cette publication. Les numéros de O. Masson 1983 eussent été très commodes, mais ils ne permettaient pas de prendre en compte les textes découverts et/ou publiés depuis. Un système de référence incluant les plus récentes trouvailles et publications était donc nécessaire. L'ensemble des textes, numérotés de I à XXII, est repris au § 66. Le lecteur est prié de s'y reporter.

*) Alors que cet article était sous presse, nous avons appris avec tristesse le décès du Professeur Olivier Masson. Pendant plusieurs mois, il avait suivi l'avancement de cette étude, et il avait accepté d'en relire le manuscrit avec sa gentillesse coutumière. Sans ses encouragements et ses

conseils, elle n'aurait jamais paru. Mes remerciements vont aussi à Madame Émilie Masson pour ses critiques qui m'ont été d'un grand profit. Toute erreur m'est bien sûr entièrement imputable.

Introduction

§ 1 On qualifie d' "étéocyprïote" la langue de la population d'Amathonte attestée sur des inscriptions écrites en syllabaire local et datées pour la plupart du IV^e siècle (pour cette date voir Masson 1983: 85; et Petit 1997). La découverte de l'existence de cette langue remonte au début de ce siècle, lorsque Meister publia deux inscriptions de l'Ashmolean Museum (IV et V). Ces deux textes étaient parfaitement lisibles, puisque ils étaient rédigés dans ce syllabaire local (SC), déchiffré depuis les années 1871-1872 (O. Masson 1983: 49) et qui partout ailleurs à Chypre servait à noter du grec (G); mais ils restaient incompréhensibles. Deux autres inscriptions furent ensuite exhumées d'une tombe de la nécropole nord de la ville (VI et VII); puis, en 1914, on découvrit la bilingue VIII, qui confirma l'existence d'un autre parler que le G (O. Masson 1983: 85 et 202; voir aussi Bork 1930: 3). L'origine exclusivement amathousienne de ces inscriptions conduisit à l'appeler d'abord "langue d'Amathonte". J. Friedrich proposa ensuite de la nommer "étéocyprïote", sur le modèle d' "étéocrétois" (Friedrich 1932: 49; O. Masson 1983: 85). De prime abord, ces inscriptions furent suspectées, en raison du caractère mystérieux de leur langue (O. Masson 1983: 85). Mais la présence à Amathonte de ces textes énigmatiques fut mise en rapport avec des mentions chez différents auteurs de l'autochtonie des habitants, et avec des récits mythologiques qui attribuaient la fondation de la ville au roi cyprïote légendaire, Kinyras, mentionné chez Homère. Ces divers témoignages parurent ainsi confirmer le particularisme amathousien dans la Chypre archaïque et classique, et rendaient vraisemblable l'existence d'une langue propre à la cité (Petit 1997).

§ 2 Puis, conséquence sans doute de l'impuissance des linguistes à déchiffrer ces textes, des travaux récents sont revenus sur l'authenticité des inscriptions, ou, du moins, sur l'existence et l'ancienneté de l'étéocyprïote (par exemple Reyes 1994: 17; cf. Petit 1997: n. 8 et 9). Dans une précédente publication j'ai tenté de montrer, contre ces réticences, que "l'étéocyprïote" constitue une langue bien réelle, dotée d'une cohérence interne (Petit 1997). Contrairement aux précédentes tentatives d'identifier le groupe linguistique auquel appartiendrait la langue (cf. *infra* §§ 7-8), qui excipaient, pour l'essentiel, de similitudes lexicales, cet essai était fondé sur le système grammatical que l'on pouvait dégager des syntagmes, et, en particulier, sur la chaîne des suffixes nominaux. Associée à des parallèles lexicaux fondés sur des recherches récentes, j'avais avancé l'hypothèse selon laquelle l' "étéocyprïote" pourrait être un dialecte hourro-ourartéen (HU). Il restait à explorer la voie ainsi ouverte: c'est le but des

pages qui vont suivre. On tentera d'y mettre en lumière les parallélismes entre le HU et l' "étéocyprïote". Des concordances significatives apparaissent dans les divers domaines qui constituent l'identité d'une langue: la nature même de l' "étéocyprïote" et du HU, langues à la fois agglutinantes et suffixées (*passim*, spéc. § 19); la formation du nom (§ 16); la nature ou la forme (*passim*, spéc. §§ 9, 19, 22), la position (*passim*, spéc. §§ 18-22) et le sens des suffixes nominaux (§§ 22-60; et tableaux comparatifs § 70); la syntaxe, en particulier, la construction ergative si caractéristique de ces langues (§§ 38-44 et 61-64), et la "répétition des suffixes" (§§ 22, 29, 43, 49, 65); des correspondances lexicales nouvelles fondées sur des sens avérés fournis par les bilingues (§§ 11-15).

§ 3 Tout d'abord, il convient de justifier le choix de l'appellation "amathousien" (abrégé "A") proposée ici. Ces inscriptions ont toutes été trouvées dans le royaume d'Amathonte (sur la nature "étéocyprïote" d'autres textes découverts ailleurs dans l'île, voir Reyes 1994: 15 n. 20). Il est vraisemblable que l'utilisation de cette langue à Amathonte doit remonter aux origines de la cité-royaume, qui fut fondée au cours du VIII^e siècle (sur l'origine de la ville, voir Petit 1991-1992; malgré Iacovou 1994). En effet, les inscriptions royales du IV^e siècle sont pour la plupart rédigées dans cet idiome; et, bien que l'on ait des raisons de croire que la langue grecque avait déjà supplanté l' "étéocyprïote" (notamment le fait que la plupart des légendes monétaires de la cité, ainsi que les noms des rois, aux V^e et IV^e siècles, soient tous grecs: O. Masson 1983: n° 197-203; Petit 1997) on n'a jusqu'à présent découvert que deux ou trois bilingues-digraphes, où le texte G a, de toute évidence, un rôle mineur. Ces inscriptions présentent donc un caractère traditionnel, conservateur; et on ne peut croire que l'idiome qu'elles notent ne soit apparu qu'au cours du IV^e siècle, pour des raisons historiques que l'on s'expliquerait mal¹. D'autre part, on dispose désormais d'un certain nombre de textes du II^e millénaire, gravés sur différents supports et notés dans un syllabaire local (CM). Ils furent découverts sur des sites de l'Âge du Bronze, époque où Chypre était désignée dans les archives cunéiformes sous le nom d'Alasiya. Pour cette raison, Bork n'hésite pas à nommer le parler des inscriptions d'Amathonte la "langue d'Alasiya" (Bork 1930: 4). À cela on peut faire plusieurs objections. *Primo*, bien que la nature et le nombre des langues ainsi notées en CM soient à l'heure actuelle sujets de controverses, on doit sans

¹) Contre la phrase incompréhensible de Reyes 1994: 17, voir Petit 1997, n. 17. D'ailleurs la présence des syllabogrammes *a-na* sur l'anse du grand vase du Louvre atteste l'utilisation de l'idiome au plus tard au V^e siècle; le vase est, en effet, daté entre le VII^e et le V^e siècle (Hermay 1989: 444-445, n° 918).

doute parler de “langues d’Alashiya” (É. Masson 1974 et O. Masson 1983: 83); *secundo*, il conviendrait au préalable de prouver que l’“étéocypriot” est bien le descendant de ces langues du II^e millénaire (voir *infra* § 10). C’est pourquoi l’appellation de Bork ne paraît pas opportune pour désigner la langue des inscriptions d’époque classique découvertes à Amathonte (Cf. O. Masson 1983: 85 n. 3). De même, le terme “étéocypriot”, étymologiquement le “vrai cypriot”, est inadéquat. Si l’adjectif “étéocrétois”, qui lui a servi de modèle (voir O. Masson 1983: 85), pourrait à la rigueur convenir à son signifié, puisqu’il désigne la première langue *qui fit l’objet d’une notation graphique* en Crète, son équivalent cypriot est moins heureux, car l’adopter serait implicitement admettre que la langue ainsi nommée est l’héritière d’un idiome unique remontant à l’Âge du Bronze et qui aurait précédé toute autre langue (écrite) dans l’île, ce dont on peut légitimement douter. É. Masson, par exemple, distingue trois écritures CM, qui, selon elle, noteraient trois langues différentes (pour les références et les critiques de cette théorie: *infra* § 10). Quoi qu’il en soit, on ne croit plus désormais, comme Friedrich, que la langue d’Amathonte soit “*die Sprache der Urbevölkerung von Cypern*” (Friedrich 1932: 49). Ces deux appellations, “langue d’Alasia” et “étéocypriot”, ne sont donc pas scientifiquement satisfaisantes puisqu’elles ne peuvent correspondre à une seule réalité linguistique. Le terme “amathousien”, en revanche, a l’avantage de ne concerner que l’Âge du Fer, puisqu’Amathonte ne fut fondée que (bien) après l’arrivée des Achéens sur l’île (Petit 1991-1992; malgré Iacovou 1994). De plus, cette langue est essentiellement, sinon parlée, du moins écrite à Amathonte. On a bien proposé d’identifier comme “étéocypriot” des inscriptions découvertes ailleurs dans l’île, mais cela reste sujet à débat (sur la nature “étéocypriot” de plusieurs autres inscriptions découvertes à Golgoi et à Paphos: O. Masson 1983: 86-87; Masson et Mitford 1986: 10-11, 95-98; cf. O. Masson 1987: 97 n. 9). En ce sens, un fragment du Pseudo-Skylax (IV^e siècle) rapporte que plusieurs villes (bourgs?) de l’intérieur de l’île étaient “barbares”, *i. e.* ni hellénophones, ni phéniciophones (GGM I, pp. 77-78; cf. Petit 1997). Il n’est donc pas exclu qu’on y ait parlé cette langue. Quand bien même cela serait, le terme “amathousien” n’est pas gênant, puisque l’on parle sans inconvénient de “français” pour désigner la langue maternelle de populations francophones et minoritaires, vivant hors des frontières de l’“hexagone”, par exemple dans la confédération helvétique (Suisse romande), en Belgique (Wallonie), au Canada (Québec), et ailleurs, sans que l’appellation soit ambiguë ni contestable. Pour toutes ces raisons, on préférera la dénomination d’“amathousien” (abrégé “A”).

Écriture

§ 4 Comme les textes G de Chypre du VIII^e au III^e siècle av. J.-C., l’A est noté dans le syllabaire local (SC) constitué de quelques 56 signes (O. Masson 1983: 51ss.). Tous les textes, y compris les textes A, sont sinistroverses (O. Masson 1983: 78). Les séparations entre les mots sont assez systématiquement indiquées, soit par des points en haut, des traits verticaux de différentes longueurs, ou par des espaces intentionnels. Il arrive cependant que les diviseurs manquent, notamment dans les inscriptions courtes (O. Masson 1983: 68; mais voir aussi § 68). Ce syllabaire est fondé sur la séquence Consonne + Voyelle (CV) ou simplement V isolée (ou, plus exactement, avec une simple “attaque glottale”, proche de l’aleph sémitique (א): = ’V). Il s’agit d’un syllabaire “léger”, à syllabes ouvertes (Duhoux 1989: 63), ce qui contraste avec les centaines de signes des syllabaires suméro-accadiens (SA). Ceci constitua un avantage pour le déchiffrement, mais un inconvénient pour la connaissance des phonèmes effectivement prononcés, à l’inverse des syllabaires “lourds”, phonétiquement plus précis, comme les SA (Duhoux 1989: 63; pour une remarque sur le système d’écriture et ses faiblesses, voir déjà Bork 1930: 8-12). En particulier, des difficultés surgissent lorsqu’il s’agit de noter les séquences CC ou CCC (O. Masson 1983: 74). Le SC utilise alors des syllabes dont la voyelle n’est pas prononcée (voyelle “morte”): C(V₁)+CV₁; dans ce cas, la voyelle adventice est colorée selon le son effectivement prononcé dans la même syllabe (O. Masson 1983: 74-75). Le syllabaire des inscriptions amathousiennes présente les mêmes phénomènes: CCV: *pu-no-to-so* = *Pnutos-o* (G. Πνύτος + ο) (§§ 54-56); *a-ra-to-wa-na-ka-so-ko-o-se* = *Artowanaksohōse* (G. Ἀρτοφάναξ + οῦσῆ) (*infra* § 21; cf. O. Masson 1983: 76); CCCV: *a-sa-ta-ra-to-no-ko-o-[ti]* = *Astratonohō[ti]* (G. Ἀστράτων-οῦσῆ[τι]) (*infra* § 21; cf. O. Masson 1983: 206). Mais, en A, la coloration de la voyelle adventice est parfois celle du signe précédent: ainsi *ke-ra-ke-re-tu-lo-se* (VIII,2), régulier, fait pendant à *ke-ra-ka-re-tu-lo-ti* (VII,4) (O. Masson 1983: 76). D’autres phénomènes phonétiques ne peuvent être notés. Par exemple VC devient CV-CV avec une V le plus souvent identique à celle de la syllabe précédente. On rencontre les mêmes difficultés pour les C finales: on utilise alors un signe syllabique dont la valeur de la voyelle finale non prononcée est constante (voyelle “morte”). En ceci, le SC est encore une fois moins précis que les SA qui possèdent les séquences VC ou même CVC. En revanche, la différenciation des voyelles est plus précise, puisque sont distingués |a|, |e|, |i|, |o|, |u|, ce qui est loin d’être le cas pour tous les

syllabogrammes SA (par ex. pour *wa/we/wi/wu*: § 30 et Bush 1964: 11). Les nasaies placées devant consonnes ne sont jamais notées à l'intérieur d'un mot ou d'un groupe nominal (O. Masson 1983: 74); ce phénomène se produit aussi dans les inscriptions A: *Ni-ka-to-ro* (VII,1) pour *Nika<n>d(o)ro[s]* (*infra* § 40; Cf. O. Masson 1983: 206); et dans la bilingue XIV: *A-to-ro-ke-le-we-se* pour *A<n>d(o)rok(e)lewè(s)se* (Ἀνδροκλέφης-*se*) (*infra* § 38; cf. Hermary et Masson 1982: 238). En outre, les occlusives sonores et sourdes ne sont pas distinguées, ce qui se traduit par la polyvalence des signes *pa* (= *ba*), *ta* (= *da*), *ka* (= *ga*) (O. Masson 1983: 52); ainsi, par exemple, il n'y a pas de série *da*, *di*, *do*, etc., en SC (O. Masson 1983: 73), phénomène connu aussi en SA (Speiser 1941: 35ss.). Cependant, en la circonstance, il pourrait s'agir d'un inconvénient mineur (cf. § 46). Il faut également noter d'autres déficiences, bénignes lorsqu'il s'agit de noter le G, mais plus dommageables pour notre propos: l'absence d'aspirée en SC (O. Masson 1983: 73), et, en conséquence, l'absence de distinction entre l'occlusive-palatale sourde et le son noté en SA par la vélaire spirante sourde (mais qui pourrait bien être $|xV|$ ou $|ɣV|$; cf. § 25): $kV = |hV|$ ou $|kV|$ (cf. *-oko = -oho*: § 25); de même entre la chuintante et la sifflante sourde: $sV = |sV|$ ou $|\tilde{s}V|$ (cf. § 39).

§ 5 Les occurrences des syllabogrammes sont très différentes selon qu'il s'agit d'inscriptions G ou A; et les fréquences respectives des signes, en tête de mot, au milieu ou en finale, sont très caractéristiques (Meriggi 1956: 26ss.). Contrairement au SC qui note du G, le syllabogramme *yo* est inconnu en A (O. Masson 1983: 54 et 61); de même que les sons *za?* (O. Masson 1983: 54 et 61), *zo* (O. Masson 1983: 55 et 61), *xa* et *xe* (O. Masson 1983: 55 et 61); ce qui semble indiquer qu'il s'agit d'une langue sans double consonne (*ce qui est également le cas du HU*); le son *wi*, en revanche, est bien attesté en A (O. Masson 1983: 54); et, d'une manière générale, toute la série en *w-* est bien représentée, ce qui montre que cette langue en avait besoin (voir les poss. § 30), ainsi que *ya* qui est fréquent, contrairement au G (O. Masson 1983: 61). Comme en HU (Speiser 1941: 25-26), il n'y a apparemment pas de diphtongue en A, sauf *ai*; mais il s'agit sans doute de la transcription de la séquence *ay* (avec semi-consonne). Dans les anthroponymes G notés en A, avec suffixes A, des syncopes se produisent, phénomène fréquent à Chypre: par exemple, *Onasitimos* > *Onaitimos* (VII,5); *Aristowanax* > *Artowanax* (VIII,1); (mais *Aristôn* [VIII,1]). On remarque aussi en A une certaine faiblesse de l'occlusive, mais une grande richesse en *m* et *n* (Déjà Bork 1930: 8). Le *l* y est rare et le *r* absent en position initiale, comme en H et dans toutes les langues EC (voir glossaire § 67; pour le H: Speiser 1941: 27; Bush 1964: 81 et n. 122; en EC: Diakonoff et Starostin 1986: 10).

Difficultés et atouts

§ 6 Outre les imprécisions de la notation graphique, un autre inconvénient majeur entrave les tentatives d'interpréter l'A: c'est le très petit nombre de textes connus, leur brièveté et les lacunes qu'ils comportent (voir corpus § 66). *A contrario* les atouts dont nous disposons sont considérables. 1) La rareté des textes est certes un inconvénient majeur quand l'écriture reste à déchiffrer, puisque les grands corpus sont surtout nécessaires pour établir la *valeur des caractères* (Palaima 1989: 132). Mais, précisément, il n'est pas question ici de "déchiffrement" au sens propre du terme, car, depuis plus d'un siècle (1871-1872: voir O. Masson 1983: 49), ces inscriptions sont lues avec certitude (*supra* § 1). La portée de l'objection s'en trouve donc limitée. 2) Même si parfois le système connaît des variantes ou n'est pas appliqué avec une grande rigueur (O. Masson: 68 et § 33), il existe dans ces textes des séparateurs de mots, qui sont d'un grand secours pour l'interprétation d'une langue (cf. Palaima 1989: 126), car ils permettent d'isoler les syntagmes grammaticaux (cf. § 18). 3) Parmi ceux-ci apparaissent des anthroponymes empruntés au G, affectés de suffixes amathousiens. Cet emprunt permet non seulement de les identifier comme syntagmes nominaux mais aussi d'y distinguer le thème des morphèmes grammaticaux, en l'occurrence les suffixes (tableau 2; et §§ 18-21). 4) En outre, l'ensemble des déterminations grammaticales possibles (suffixes nominaux) est assez bien représenté, puisqu'il semble que ces quelques inscriptions appartiennent à des genres différents: deux inscriptions honorifiques (VII et VIII), une inscription funéraire (II), une légende monétaire (X), des inscriptions sur ex-voto (XI et XVII), des inscriptions dédicatoires (XIII et XIV), etc. Elles offrent donc des constructions morphologiques et syntaxiques variées (cf. Palaima 1989: 132; Duhoux 1989: 92), en particulier VII et VIII. 5) Surtout, nous possédons deux textes digraphes (SC/AG) et bilingues (A/G) (VIII = O. Masson 1983: n° 196; XIV = Hermary et Masson 1982, cf. O. Masson 1983: 413, n° 196e)². Ces deux textes sont certes très fragmentaires et le plus complet (VIII) ne constitue pas à proprement parler une bilingue, puisque le texte G est singulièrement plus court que l'A (O. Masson 1983: n° 196, voir § 69). Ce nonobstant, ils fournissent plusieurs équivalences lexicales assurées (voir §§ 11-15), condition *sine qua non* pour espérer assigner l'A à un groupe linguistique (cf. Palaima 1989: 132). 6) Contrairement à l'étrusque par exemple (G. et L. Bonfante 1989: 197), l'A est explicable

² La version A de XIII (Hellmann et Hermary 1980: 260-261) est réduite à quelques signes difficilement interprétables (cf. O. Masson 1983: 413 n° 196d). Il y a fort à parier cependant qu'il s'agissait bien d'une bilingue/digraphe.

autrement que par le seul A, c'est-à-dire qu'il s'apparenterait à une ou des langue(s) moins mal connue(s). 7) *Last but not least* nous disposons d'une édition rigoureuse de ces textes grâce à Olivier Masson (1983), préalable nécessaire à toute tentative d'interprétation (cf. Palaima 1989: 132).

Tentatives antérieures

§ 7 Bien qu'on ait tenté de l'expliquer par le phénicien, le G, le lycien, le crétois, et même, *obscurum per obscurius*, par l'étrusque (O. Masson 1983: 85-86; Petit 1997: n. 27), on n'a pu encore traduire l'A ni même lui assigner un groupe linguistique avec certitude. Il y a plus de trente ans, O. Masson pouvait ainsi affirmer: "Les spéculations sur l'appartenance linguistique de l'éteo-chypriote sont (...) prématurées" (O. Masson 1983: 86); et, entre ce moment et la seconde édition de son précieux volume, aucun progrès substantiel n'a été enregistré (O. Masson 1983: 398-399, 413). Cependant, puisque ces pages ont pour but de suggérer que l'A relève du groupe hourro-ourartéen (HU) des langues est-caucasiennes (EC), on retiendra deux tentatives qui évoquent cette possibilité: il s'agit des articles de Bork (1930) et de Deroy (1956), dont on mentionnera *ad loc.* les observations. Si l'on écarte des parallèles lexicaux dont on doit souvent reconnaître la fragilité, il faut retenir que ces deux auteurs identifiaient certains phénomènes grammaticaux importants, comme le suffixe patronymique (§§ 23-28) et celui de l'ergatif (§§ 38-44). De plus récentes publications, dues à un des grands spécialistes des langues EC, mentionnent aussi la possibilité *théorique* que des parlers HU aient existé à Chypre. Ainsi, selon Diakonoff, le plus ancien dialecte H, dont la structure est très archaïque et bien différente de celle des autres dialectes, pourrait avoir été la langue des populations éteocyprotes d'Alasiya (Diakonoff 1981: 88-89) et le HU pourrait avoir gagné l'Asie Mineure et aussi probablement les îles de Chypre et de Lemnos (Diakonoff et Starostin 1986: 5)³.

Problèmes de méthode: priorité de la morphologie

§ 8 Les tentatives de Bork et surtout de Deroy furent essentiellement fondées sur des similitudes lexicales. C'est ce qui explique leur relatif échec. En effet, on ne peut prendre pour point de départ de

simples analogies formelles du lexique pour interpréter une langue à laquelle on entend assigner une appartenance linguistique (G. et L. Bonfante 1989: 191; Wilhelm 1993: 118); il faut d'abord comparer des lexèmes dont le sens est attesté de manière combinatoire et indépendante dans différentes langues (Wilhelm 1993: 112). Cette tâche est rendue possible, en l'occurrence, grâce aux deux bilingues (VIII et XIV) et à quelques analogies mises en évidence depuis peu par O. Masson (§§ 11-15). De plus, dans l'hypothèse où l'A appartient au groupe HU, nous avons affaire à des langues dont le lexique est lui-même mal connu (Salvini 1978: 159; Diakonoff 1971: 20-22; cf. Laroche 1976-1977). Un progrès décisif dans ce domaine fut accompli grâce aux travaux de Diakonoff et Starostin, qui établirent la nature EC du HU (1986: *passim*, spéc. 1-5); ainsi peut-on désormais reconstituer le (nord-)est caucasien commun (Diakonoff et Starostin 1986: 1). Il reste que les comparaisons fondées sur le vocabulaire sont d'utilisation délicate: en effet, le lexique est la partie la plus instable d'une langue, parce que la plus susceptible d'emprunter aux langues voisines (Duhoux 1989: 97). Il faut donc un grand nombre de similitudes pour constituer un argument recevable (Duhoux 1989: 97).

Même s'ils sont une condition nécessaire à l'identification, il était vain de ne vouloir se fonder que sur d'hypothétiques rapprochements lexicaux pour tenter une comparaison entre l'A et le HU. En fait, le plus étonnant est assurément que, en dépit des conditions difficiles dans lesquelles nous sommes parvenus à la fois les inscriptions A et les textes HU, nous puissions encore établir des correspondances entre leurs vocabulaires respectifs; il est vrai que ce résultat est obtenu grâce aux deux bilingues (VIII et XIV) et que les identifications concernent des termes parmi les plus couramment utilisés dans les inscriptions officielles: "roi", "dieu", "ville", et l'article démonstratif (*infra* §§ 11-15).

§ 9 C'est donc la grammaire qu'il faut d'abord examiner pour établir la plus sûre comparaison (cf. la remarque de É. Masson 1974: 55). On verra que le système de détermination grammaticale A est fondé sur l'utilisation de suffixes; et, parce que les syntagmes nominaux sont plus aisément identifiables en A que les formes verbales ou autres, et que leurs suffixes sont plus stables dans le temps, en particulier la désinence des cas (Salvini 1978: 159), ils constitueront l'objet principal de cette étude. On dispose aussi en A d'un autre avantage qui privilégie l'étude des suffixes substantivaux: comme on l'a vu, le caractère nominal de certains syntagmes ne fait aucun doute en A, parce que des anthroponymes G ont été depuis longtemps reconnus (§§ 6 et 20-21). Dans ces ensembles, on peut aisément isoler le thème G des suffixes grammaticaux

³) Cependant il est ici fait allusion à la fameuse inscription de Lemnos et à l'hypothèse étrusque, laquelle est irrecevable: cf. § 69 et n. 44.

A. C'est la similitude de ces derniers avec les suffixes HU qui constitue l'un des arguments principaux pour suggérer la parenté entre A et HU. Ainsi, à titre d'exemple liminaire, les trois suffixes que J. Friedrich (1969b: 47) considère comme caractéristiques des langues HU, le suffixe *-še* de l'ergatif/agentif, *-tal-di* du directif, et le suffixe dérivatif *-hi*, sont précisément ceux que l'on reconnaît le plus aisément en A. (dérivatif: §§ 24-29; ergatif: §§ 38-44; directif: §§ 45-49). Le suffixe dérivatif patronymique présente à lui seul plusieurs similitudes avec son homologue EC: **a)** non seulement le suffixe A. *-(o)hō* (écrit *-okoo*) correspond pour la *forme* avec le suffixe EC *V-h-a* (cf. § 25), **b)** mais encore ils occupent tous deux la même *position*, à savoir le rang I, dans la chaîne des suffixes nominaux (§ 24); **c)** ils ont aussi une même *valeur* patronymique (§ 26); **d)** ils sont soumis à la même *règle syntaxique* de la "reprise du suffixe casuel" (*Kasus-, Suffixaufnahme*), qui consiste à répéter, à la fin du syntagme déterminant (patronymique, en l'occurrence), le suffixe casuel du *nomen regens* (§ 29); **e)** et, enfin, la règle qui préside à l'adjonction du suffixe au thème nominal – en particulier la nature de la voyelle connective – est identique à la règle du HU, y compris dans ses exceptions (§ 25).

Vraisemblance historique

§ 10 Pour que l'hypothèse défendue ici ait quelque chance d'être exacte, il faut aussi que la vraisemblance historique y trouve son compte, au nom du principe d'économie qui met en oeuvre le moins d'hypothèses possible (cf. Duhoux 1989: 98). Or la présence de populations hourrites à Chypre à l'époque classique, descendantes des populations de l'île de l'Âge du Bronze, est possible. Du point de vue géographique, la pénétration bien attestée de populations hourrites jusqu'à la côte syrienne, à Ugarit, et assez profondément en Asie mineure, au moins jusqu'en Cilicie – c'est-à-dire, sur le continent qui fait face à la côte nord de Chypre (pour le Kizzuwatna: Haas et Wilhelm 1974: 1-5; ... et ses contacts avec Chypre: É. Masson 1974: 55) – rend tout à fait vraisemblable l'arrivée d'éléments hourritophones sur l'île (Déjà Deroy 1956: 93; voir surtout É. Masson 1974: 47-48 et 55; compléter par Knapp et Merchant 1982: 21; voir les cartes chez É. Masson 1974: 48; Laroche 1976-1977: 16 et Haas 1989: 295)⁴. On a soupçonné l'existence d'une langue hourrite (É. Masson 1974: 47-55; 1978: 810 et 1979: 397, n. 2 avec bibliog.; cf. Knapp et Merchant 1982: 16-17) ou

"hourritoïde" (*sic*) (Hiller 1985: 90-91) dans l'île à l'Âge du Bronze. Certes cette hypothèse a suscité des critiques (Knapp et Merchant 1982; Palaima 1989: 146-161), mais elle garde des adeptes (Hiller 1985: 90-91); et, pour le moins, on reconnaît la probable présence d'anthroponymes H dans les inscriptions CM (É. Masson 1974: 48 et n. 163; à nuancer par Vincentelli 1976: 14-18; Knapp et Merchant 1982: 21; Knapp 1983: 40). D'autre part, la filiation entre les syllabaires de l'Âge du Bronze, ou CM, et le SC est admise par la plupart des savants (É. Masson 1979 et 1987; Hiller 1985: 92-93; pour une critique de la distinction entre CM1, CM2 et CM3 d'É. Masson, voir Knapp et Merchant 1982 et Palaima 1989: 155); on pourra bien sûr objecter que, s'il y a filiation de l'écriture, il n'y a pas obligatoirement descendance linguistique; mais il faut rappeler les affirmations du Pseudo-Skylax selon lesquelles, outre Amathonte, un certain nombre de bourgades de l'île auraient été "barbares", c'est-à-dire non hellénophones et non phéniciophones, au IV^e siècle (voir *supra* § 3; Petit 1997).

Parenté lexicale

Bien que, comme il a été dit et comme on le verra, l'essentiel de l'argumentation développée ici repose sur la morphologie, il existe d'étonnantes similitudes lexicales entre A et HU.

§ 11 *ERO-*. C'est surtout grâce aux deux courtes inscriptions à la fois bilingues G/A et digraphes SC/AG que l'on peut établir les valeurs sémantiques de quelques termes A. Dans la bilingue-digraphe XIV d'Amathonte, qu'il a publiée en 1982 (Hermay et Masson 1982: 235-242, spéc. 237-239 = O. Masson 1983: 413, n° 196e), O. Masson identifie la séquence A: *a-to-ro-ke-le-we-se e-ro-ko-ro*; elle semble correspondre au ἄνδροκλήης βασιλεύς du texte G. La première partie du mot A *erokoro* (que l'on retrouve en VII,2: O. Masson 1983: 206, et *addenda* de 1983: 413), c'est-à-dire *ero-*, évoque les mots H et U qui signifient "le seigneur", "le roi": H. *ewri/a* ou *erwil/a*, U. *euri* (voir, entre autres, Bush 1964: 104 et n. 7; Melikišvili 1971: 82; Diakonoff 1971: 76; Laroche 1976-1977: *s. v.*).

La vocalisation du *w*, semi-voyelle faible, en *o/u* est un phénomène fréquent dans de nombreuses langues et elle semble connue en A (cf. § 56).

§ 12 *-KORO*. La seconde partie du mot, *-koro*, semble trouver un équivalent dans l'adjectif U. *kuru(ni)*: "puissant", "grand" (Melikišvili 1971: 84: "*mächtig, kräftig, gewaltig*")⁵. Le terme est utilisé dans les

⁴) La présence à Chypre de casques dits "ourartéens" d'un type tout à fait caractéristique, dont on ne trouve de parallèles qu'en Ourartou, devrait être reconsidérée à la lumière de cette hypothèse (cf. Petit 1997: n. 40).

⁵) Il est vrai que tous les auteurs ne s'accordent pas sur le sens de *kuruni*. Ainsi König (1955: 191) traduit *kuruni* par "*Schreckensglanz*", "*Schreckensmacht*"; de même Friedrich

inscriptions U pour caractériser les dieux (Melikišvili 1971: 34 et 76: ⁴*Haldi kuruni* = “*Haldi (ist) mächtig*”), ou leurs attributs (Melikišvili 1971: 76: ⁴*Haldini* ^{GIŠ}*šuri kuruni*: “*die Waffe(?) des Haldi (ist) mächtig*”), ou pour des montagnes (Melikišvili 1971: 74: ^{KUR}*Babania kurune*: “*in den mächtigen Bergen*”). Mais le terme apparaît aussi pour qualifier les rois Išpuini et Menua (König 1955: 6 § IV: [ma]-a-nu ¹*Iš-pu-ú-ni ku-ru-ni* ¹*Me-nu-ú-a ku-ru-ni*; et 7 § III: [ma]-nu ¹*Iš-pu-ú-i-ni ku-ru-ni* ¹*Me-nu-ú-a ku-ru-ni*). Ainsi l'utilisation de l'adjectif dans une titulature royale est très plausible. L'expression “le roi puissant” (accadien *šarru dannu*) est un titre officiel qui remonte à la plus ancienne histoire mésopotamienne; elle désigne aussi les rois assyriens, et, de là, tous les rois du Proche-Orient. Il est évidemment fâcheux que nous n'ayons pas d'inscription royale des souverains mittaniens; mais nous en avons des rois ourartéens; et elles sont fortement teintées d'influence assyrienne (les premières inscriptions royales ourartéennes furent d'ailleurs rédigées en langue assyrienne: Salvini 1987: 400). L'expression y apparaît en logogrammes assyriens: par exemple, ¹*Menuani* LUGAL (ass. *šarru*) DANNU (Salvini 1987: 401; Melikišvili 1971: 35) ou plutôt MAN DANNU, ce que semble traduire l'U *huri taeri*⁶. Rappelons en ce sens que la titulature royale assyrienne était connue à Chypre, comme le montre la découverte à Kition d'une stèle d'Asarhaddon où figure cette expression (Luckenbill 1927: § 181).

La finale *-ni* de *kuruni* correspond à l'article suffixé, à valeur de détermination ou de corrélation (§§ 31-34). C'est ce qui permet d'isoler le thème *kuru-* (Friedrich 1969b: 52). Le changement vocalique *u/o* est banal; et la confusion entre les deux sons est très fréquente en HU (Speiser 1941: 22-23; Bush 1964: 41-42; Diakonoff 1971: 24ss., 42 et n. 36; Melikišvili 1971: 30; mais Diakonoff 1981: 77 n. 2 et Friedrich 1969a: 10-11). Voir §§ 16 et 25.

Dans l'hypothèse développée ci-dessus, *erokoro* serait donc un mot composé. En soi, l'existence de composés pose problème, puisque le HU en connaît peu ou pas du tout (Speiser 1941: 129 et 203; Diakonoff 1971: 74-75). Mais une expression stéréotypée, dans

1969b: 52. Mais une occurrence du terme rend impossible cette interprétation, lorsque l'adjectif(?) est associé à une montagne: ^{KUR}*babania kurunie*; ce que König (1955: 191) comprend “*in den schrecklichen Gebirgen*”; mais que Melikišvili 1971: 84, traduit “*in den mächtigen Bergen*” (1971: 74); mais *ibidem* 84: “*hoch (Berg)*”(?).

⁶ Si tant est que les logogrammes assyriens soient traduits, c'est l'expression *huri taeri* qui correspond au MAN DANNU (König 1955: 73: MAN *tar-a-i-e*; de même 75, 81, 82). Selon (König 1955: 193), MAN serait de lecture incertaine. Mais il remarque que, dans la titulature, le pluriel est l'équivalent de “seigneurs” (König 1955: 24 et 181, s. v. *erielau*), ce qui correspond au sens de *huri* (Bush 1973: 48; Diakonoff 1971: 143; Wilhelm 1988: 53).

une titulature royale, et peut-être désormais mal comprise (au IV^e siècle), peut avoir été ressentie comme un terme unique, du moins comme deux termes indissociables.

§ 13 ANA. O. Masson (Hermay et Masson 1990: 187-214, spéc. 213-214) a récemment remarqué la fréquente occurrence du vocable *a-na*, seul ou composé, soit dans les inscriptions lapidaires A, soit sur des vases votifs (J. et V. Karageorghis 1962: 148), notamment sur le grand vase du Louvre (O. Masson 1983: 398-399, 413). Il associe ces multiples mentions à l'usage cyprote de désigner les divinités, non pas nommément, mais tout simplement comme “le dieu” ou “la déesse”, en particulier sur des ex-voto. Il mentionne de nombreux exemples de cet emploi en G syllabique (Hermay et Masson 1990: 214 et n. 96. *to-te-o-i* pour Τῶι θεῶι, voir O. Masson 1983: n° 85; *to-te-o* pour τοῦ θεῶν: n° 188 et τῶ θεῶ: n° 189 [graffites sur vases]; *ta-i-te-o-i* pour τᾶι θεῶι: n° 343). *Ana* représenterait ainsi la version A de cet usage très commun. L'auteur reconnaît cependant que cette interprétation convient mieux aux vocables isolés sur des offrandes qu'aux textes (Hermay et Masson 1990: 214 et n. 97). En particulier, dans la “première bilingue” d'Amathonte (VIII = O. Masson 1983: n° 196), l'A. *a-na ma-to-ri* semble bien correspondre au G. ἡ πόλις. C'est pourquoi il faut admettre que la leçon de la bilingue et les déductions d'O. Masson ne sont pas incompatibles, et supposer l'existence de deux vocables A homographes – sinon homophones – de significations différentes, l'un représentant l'article démonstratif, “celui (ou celle) -là”, l'autre désignant la “divinité”. À ma connaissance, la seule langue qui présente une grande similitude formelle aussi bien entre ces deux termes qu'avec l'A. *ana* est le H. En effet, en H, “le dieu” se dit *en(ə)-* (voir, entre autres, Speiser 1941: 73; Bush 1964: 104; Diakonoff 1971: 59; etc.), tandis que le démonstratif “celui-là” se dit *an(n)i/u/a*.

(**An(ə)* = “la divinité”). Dans le premier cas, la forme *a-na* se décompose en **an(ə)-a*. Il faut postuler une forme **an(ə)-*, d'un type traditionnel en HU, avec le thème terminé par une voyelle (voir la formation du nom § 16), auquel on aurait adjoint le suffixe casuel *-a* de l'essif à valeur de datif/destinatif (voir *infra* §§ 50-53). Coïncidence supplémentaire, en H, ce suffixe s'ajoute non au thème terminé par une voyelle, mais au radical diminué de la voyelle thématique (Haas et Wilhelm 1974: 133; Neu 1988a: 157; cf. *infra* § 52): en l'occurrence à *an-* et non à *anə-*, ce qui correspond à notre forme A. *an-a*. Puisque le nom HU n'a pas de genre (§ 17; Diakonoff 1971: 87), le vocable et son suffixe doivent être traduits: “pour (à l'intention de) la divinité”⁷.

⁷ L'hypothèse selon laquelle *ana* serait une variante A du nom de la déesse Anat (Aupert 1990: 84) ne paraît pas recevable.

(*Ana* démonstratif). La forme *ana* ressemble au démonstratif H "classique"⁸ signifiant "celui-là": *ani/lu* (Speiser 1941: 53) ou *annⁱ* (Speiser 1941: 76; Bush 1964: 104) < **an(n)ə*, dont la voyelle thématique n'est pas accentuée (Speiser 1941: 53 et 76; Laroche 1976-1977: 50; Diakonoff et Starostin 1986: 12); elle est assez proche aussi de l'équivalent U: *inə* (Diakonoff 1971: 110-111; Melikišvili 1971: 47). Mais, surtout, ce ne peut être un hasard si elle correspond exactement à la forme que revêt le démonstratif, non seulement dans le dialecte H de Mari, mais aussi dans le dialecte de Kizzuwatna-Cilicie (attesté à Boğazköy), qui est l'un des plus anciens dialectes du H et géographiquement le plus proche de Chypre. Dans ce parler, la forme se vocalise *an(n)a* (Diakonoff 1981: 78-79). On voit donc qu'il est vain de spéculer sur un autre sens de *ana matori* que celui fourni par le texte G parallèle⁹: *ana matori* correspond bien au G. ἡ πόλις, soit "la ville" ou "cette ville" (cf. § 69).

§ 14 (*MATORI* = "la ville"). Si l'A. *ana* correspond à l'article G. ἡ, l'A. *matori* devrait trouver un équivalent en HU pour désigner "la ville". Or l'U. *pātarə* a effectivement ce sens (Diakonoff 1971: 36 et Melikišvili 1971: 85), et son étymologie s'explique peut-être par l'Abkhaze *a-ptra*, qui désigne "le village" ou "la ferme" (Diakonoff et Starostin 1986: 97; voir aussi König 1955: 60 et 197). La proximité phonétique des deux labiales explique sans doute le passage du *p* de *pātarə* au *m* de *matori* (cf. déjà Bork 1930: 29; spéculations sans valeur de Deroy 1956: 94-95).

§ 15 À partir de ces correspondances lexicographiques, on peut établir un tableau comparatif:

	hourrite	ourartéen	amathousien
"le seigneur/roi puissant"	<i>ewrə/erwə ...</i>	<i>eurī kuru(nī)</i>	<i>erokoro</i>
"la divinité"	<i>eni/ə</i>	* <i>inu-</i>	* <i>anə</i>
"celui-là", "celle-là"	<i>an(n)a</i> (vieux H)	<i>inə</i>	<i>anu</i>
"la ville"		<i>patari/ə</i>	<i>matori</i>

Tableau 1

Formation du nom

§ 16 Le tableau 2 (§ 18), qui met en lumière les suffixes, permet aussi d'isoler les thèmes nominaux A.

⁸) C'est-à-dire celui de la Lettre de Tušratta: par exemple, Speiser 1941: 1; Bush 1964: 2; Laroche 1976-1977: 13-15.

⁹) Bork (1930: 14-15) tenait *ana* pour une préposition, et il pensait à une construction passive: "Par la ville d'... A. fils d'A. est ..." (pour la construction de VIII, voir § 69). Deroy (1956: 94) avait déjà noté la similitude entre ce *ana* et le démonstratif H.

D'emblée on peut écarter les anthroponymes empruntés au G (voir §§ 20-21), pour examiner les seuls vocables dont l'origine A est vraisemblable, pour lesquels, du moins, aucune étymologie G n'a été proposée. Il apparaît que certains thèmes A, qui partagent avec les anthroponymes G les mêmes suffixes et qui sont donc susceptibles d'être des thèmes nominaux, présentent la construction (°)VCV ou CVCV. Ce sont *eki-*, *ama-ero-*, **anə-*, peut-être *ene-*, *ali*, *puru-*, *sela-*, **koro-*, peut-être *puene-*, *paki-*, *lawa-*, *paku-*, *kuko-*, *tana-*, *mana-*, *naki-*, *susa-*, *tako-*, *tasuli-*, etc. (voir glossaire § 67); exceptionnellement la forme peut être CVCVCV: *mitara-*, peut-être *witile-*, *imikani-*, *kawali-*.

Cette formation est extrêmement proche de celle que l'on observe en EC, où les noms se présentent sous la forme CVCV (Diakonoff et Starostin 1986: 8-9), alors que la racine CV est typique des morphèmes auxiliaires (*ibidem*). Le HU, en particulier, connaît presque exclusivement ce type de construction (Bush 1964: 103-104; Diakonoff 1971: 58ss.). Comme en A, les noms EC et HU n'ont pas de préfixe (Bush 1964: 103; Diakonoff 1971: 59; Diakonoff et Starostin 1986: 10), et, coïncidence frappante, aucun thème commençant par *r-* et très peu par *l-* (Cf. § 5; voir le glossaire § 67; Speiser 1941: 27; Bush 1964: 81 et n. 122; Laroche 1976-1977; Diakonoff et Starostin 1986: 10). Les thèmes EC et HU se terminent toujours par une voyelle (Diakonoff et Starostin 1986: 60): c'est le plus souvent *-i*, parfois *-e*, ou *-a* (Bush 1964: 103-105; Diakonoff et Starostin 1986: 60-61), ce qui est également le cas en A; parfois, quand la finale n'est pas accentuée, on ne peut différencier la voyelle finale,

-e, *-i*, ou même *-a* et *-u* (Speiser 1941: 73; Friedrich 1969b: 12; Friedrich 1969b: 38). C'est une des raisons pour lesquelles la voyelle finale est souvent notée *-ə*, ce qui, selon Diakonoff, doit d'ailleurs exprimer sa vraie prononciation (Diakonoff 1971: 60-61; Diakonoff et Starostin 1986: 12). Souvent la voyelle *-u* du thème ne se laisse pas différencier de *-o* (cf. § 12).

Morphologie du syntagme nominal

§ 17 Comme en HU (Diakonoff 1971: 87), le nom A semble ne pas avoir de **genre**. Aucun suffixe de cette valeur n'a en effet pu être isolé (notamment pour la divinité voir *supra* § 13)

§ 18 Dans un certain nombre de syntagmes A, on peut identifier les thèmes et les suffixes nominaux. Voici un tableau des exemples les plus éclairants:

	I	II	III	IV	V	
<i>a-ra-to-ke-ne-s-</i>	<i>o-ko-o</i>					VII,1
<i>a-ra-to-wa-na-ko-s-</i>	<i>o-ko-o-</i>			<i>se</i>		VIII,1
<i>a-ri-si-to-n-</i>				<i>o-se</i>		VIII,1
<i>ke-ra-ke-re-tu-l-</i>				<i>o-se</i>		VIII,2
<i>ke-ra-ka-re-tu-l-</i>				<i>o-ti</i>		VII,4
<i>a-sa-ta-ra-to-n-</i>	<i>o-ko-o-</i>			<i>ti</i>		VII,4
<i>-tu-sa-s-</i>	<i>o-ko-</i>		<i>s-</i>	<i>o-ti</i>		VII,4
<i>o-na-sa-ko-ra-</i>			<i>n-</i>	<i>o-ti</i>		VII,2
<i>mi-ta-ra-</i>		<i>wa-</i>	<i>no?/</i>		<i>(/no?)</i>	VII,1
<i>e-lo-ti-mo-</i>			<i>no?/</i>		<i>(/no?)</i>	VII,6
<i>o-e-lo-ti-m-</i>				<i>o-ti</i>		VII,4
<i>mu-</i>			<i>s-</i>	<i>o-ti</i>		VI,5
<i>mu-</i>			<i>n-</i>	<i>o-ti</i>		IV,3-4
<i>pu-ru-</i>		<i>wa-</i>	<i>no?/</i>		<i>(/no?)</i>	VII,5
<i>pu-ru-</i>		<i>wa-</i>	<i>n-</i>	<i>o-ti</i>		VII,3
<i>e-ki-</i>		<i>ya-</i>	<i>n-</i>	<i>o-ti</i>		IV,2
<i>a-li-</i>				<i>o-ti</i>		VII,3...
<i>o-na-sa-ko-ra-</i>			<i>ni</i>			VII,2
<i>u-mi-e-</i>				<i>sa</i>		VIII,1
<i>i-mu-ku-la-i-la-</i>				<i>sa</i>	<i>na</i>	VIII,1

Tableau 2

Les suffixes ainsi isolés présentent avec les suffixes HU des similitudes formelles, fonctionnelles et syntaxiques, qu'il convient de développer et de préciser. Ceci me paraît constituer le principal argument en faveur de l'identification de l'A comme langue EC. Dans l'analyse des suffixes, il convient cependant de garder à l'esprit que les déficiences de l'écriture (SC) peuvent créer des confusions, notamment à cause des "voyelles mortes" (§ 4), et que, d'autre part, il faut parfois décomposer un syllabogramme pour mettre en évidence le morphème grammatical (voir, pour le génitif, § 55).

§ 19 Dans le tableau 2, les suffixes de l'A semblent bien disposés selon un ordre, ce qui correspondrait à la structure d'une langue agglutinante. Comme en HU (Bush 1964: 113 et ss.; Diakonoff 1971: 87), les déterminations grammaticales (possessives, déterminatives, casuelles, etc.) se marquent par l'adjonction d'une chaîne de suffixes littéralement "agglutinés", qui se disposent suivant plusieurs rangs ou positions non aléatoires: certains suffixes en précèdent ou en suivent obligatoirement d'autres (lorsque ceux-ci apparaissent dans la construction); et les suffixes d'un même rang s'excluent mutuellement. Bien sûr, s'agissant d'une langue pour laquelle les textes représentent au total une trentaine de lignes, il ne faut pas s'attendre à trouver représentées l'ensemble des suffixations possibles dans chacun des rangs. Certains sont mieux pourvus que d'autres (voir le tableau 4, § 60). En EC, le rang I est celui de l'allongement du thème (considéré comme lui appartenant par Diakonoff et Starostin 1986: 68-69). En A, il n'est représenté que par un seul suffixe. Toutefois il est essentiel pour l'identification de l'A comme langue du groupe HU/EC. Il lui sera

donc consacré un long développement (§§ 23-29). Le rang II, celui des suffixes possessifs, dont la valeur là encore peut être déterminée par la comparaison avec les morphèmes du H, présente deux suffixes différents dont l'étude cependant soulève plusieurs difficultés (§ 30). Le rang III est celui de la détermination dont le singulier est en *-ni* (voir § 31). Le rang IV, celui des suffixes casuels, est le plus étoffé et ainsi le plus décisif pour l'identification de l'A. Cela représente au total cinq ou six cas différents (voir tableau 4, § 60): cas absolu (ou cas zéro, *i. e.* sans désinence) (§§ 36-37); ergatif en *-s/še* (§§ 38-44); directif en *-t/di* (§§ 45-49); essif en *-a* (§§ 50-53); génitif en *-o* (§§ 54-56); peut-être locatif(-illatif) en *-sa* (§ 57).

§ 20 Dans ce même tableau 2, la présence d'anthroponymes empruntés au G permet d'abord d'isoler les suffixes nominaux A qui leur sont adjoints, ensuite d'identifier comme thèmes nominaux les autres thèmes qui présentent les mêmes suffixes.

§ 21 Il appert de ces exemples que les suffixes A (de quelque rang qu'ils soient) s'ajoutent non au thème, mais au nominatif du mot – ou plus précisément de l'anthroponyme – G. Ainsi *Ar(a)towanak(o)s-ohō-se* = Ἀρτοφάναξ + patron. + ergatif (VIII,1) (voir § 38); *As(a)towanak(a)s-oko[?/ni?]* = Ἀστοφάναξ + patron. (VII,2); *Ar(a)tokenes-ohō* = Ἀρτογέννης + patron. (VII,1) (voir § 28); *As(a)t(a)raton-ohō[ti]* = (Ἄ)Στράτων + patron. + [directif] (VII,4) (voir §§ 28, 49, 68); peut-être *A<n>d(o)rok(e)lewes-se* = Ἀνδροκλέφης + ergatif (voir § 38); *Aris(i)ton-o-se* = Ἀρίστων + voyelle connective + ergatif (VIII,1) (mais cette forme est ambiguë, car on pourrait lire Ἀρίστων + voyelle connective + ergatif) (voir §§ 28, 38). Du point de vue des langues flexionnelles, comme le G, le phénomène peut paraître étrange; il est parfaitement normal au contraire pour les locuteurs d'une langue agglutinante qui ne perçoivent pas cette "flexion" interne du nom. Dans le cas du suffixe *-ni*, il est difficile de dire s'il s'adjoint au thème du nominatif G, et s'il faut postuler une forme *Onasagora(s)-ni* (VII,2) avec élision subséquente du sigma final, ou s'il s'ajoute au radical (*Onasagora-ni*) (§§ 32ss.).

§ 22 Les suffixes A et HU présentent des similitudes frappantes tant du point de vue de la forme que pour la position¹⁰. Morphologiquement, les suffixes casuels

¹⁰ Bork, qui avait déjà remarqué certaines coïncidences, les tenait pour fortuites (1930: 22).

(rang IV) sont immédiatement identifiables, car particulièrement similaires à leurs homologues HU: notamment le suffixe de l'ergatif (A. *-s/še*; U. *-še*; H. *-š*) (§ 39), celui du directif (A. *-t/di*; U. *-d/ti*; H. *-di*, *-d/ta*) (§ 46); comme l'allongement du thème (rang I) à valeur patronymique A. *-ohō* (écrit *-oko(o)*) HU. *-(u)he*; EC. *Vhə*) (§ 25). Ce sont précisément ces trois suffixes qui constituent une des principales caractéristiques des langues HU (Friedrich 1969b: 47). À cette série on peut ajouter le suffixe déterminatif-corrélatif de rang III (A. *-ni*; U. *-ni*; H. *-ne*; cf. §§ 31-33).

En outre, tout indique que l'A connaît un phénomène grammatical propre aux langues EC/HU: la "duplication du suffixe", c'est-à-dire la répétition du suffixe du *nomen regens* dans le patronymique (Speiser 1941: 11 et 201; Friedrich 1969a: 21; Plank 1988: 81). De nombreux exemples sont connus en HU (Speiser 1941: 95-96, 110-111, 114 § 156, 132-133; Melikišvili 1971: 74; Diakonoff 1971: 96).

Citons, à titre d'exemples, des occurrences parallèles dans des syntagmes grammaticaux H, U et A (voir aussi les tableaux comparatifs § 70):

- *nomen regens* à l'ergatif + patronymique avec reprise du déterminatif et du suffixe ergatif (cf. § 43): A. *Aris(i)ton-o-s/še ar(a)towanak(a)s-ohō-s/še* ("Ariston, fils d'Ar(is)toanax") // U. *¹Menua-še Išpuini-**hi-ni-še*** ("Menua, fils d'Ishpuini").

- directif avec, en A, reprise du suffixe casuel au patronymique (cf. § 49): A. *Ālotimo-t/di Tusas-ohō-so-t/di* ("Pour Élotimos, fils de Tusas?", voir § 68) // A. *E[loti]mo-t/di ... As(a)t(a)raton-ohō-[t/di?]* ("Pour Élotimos, fils de (A)Stratôn", voir § 68) // U. *Menua-**hi-n(i)-e-di*** ("vers la ville de Menua") / H. *Hatt-ohi-ni-ta* ("vers le pays de Hatti") // H. *¹Manie-ta paššit-**he-wu-ta*** ("à Mane, mon envoyé").

- et peut-être *nomen regens* déterminé + patronymique (cf. §§ 32ss.): A. *Onasagora-ni As(a)towanak(o)s-ohō[o?/ni?]* ("Cet Onasagoras, fils d'A(ri)stoanax") // U. *¹Menua-ni Išpuini-**uhe*** ("Ce Menua, fils d'Ishpuini").

Suffixes de rang I (Allongement du thème)

§ 23 Dans les rares inscriptions A qui nous sont parvenues, on ne discerne qu'un seul suffixe de la première position¹¹. Il s'agit du suffixe d'appartenance ou patronymique écrit *-o-ko(o)-*. En HU, c'est un des suffixes "formationnels" (Diakonoff et Starostin 1986:

71), dérivatifs (Laroche 1976-1977: 26), adjectivaux (Speiser 1941: 96 et 114ss.) ou d'appartenance (Melikišvili 1971: 7).

§ 24 Ce suffixe occupe le même rang dans la chaîne des suffixes que ses correspondants U et H, c'est-à-dire immédiatement après le thème nominal, et avant les suffixes de détermination et les suffixes casuels (position 0 pour Diakonoff et Starostin 1986: 71; position 1 pour Laroche 1976-1977: 26).

Comparer ainsi:

A. *ar(a)towanak(a)s-ohō-se* et U. *Išpuini-**hi-ni-še***; A. *Tusas-ohō-so-ti*, A. *As(a)t(a)raton-ohō-[ti?]* et U. *Menua-**hi-n(i)-e-di***, H. *Hatt-ohi-ni-ta*.

§ 25 Il lui correspond également par la forme. Dans le SC, il est écrit *-okoo*. Les sons *|h|* et *|g|*, ou celui qui est rendu par *|h|* dans le SA, n'ont pas de correspondant dans le SC et ils ne peuvent être notés que par le son le plus proche: la palatale *|k|* (voir *supra* § 4); d'ailleurs le son propre au H qui est transcrit par la vélaire sourde aspirée (*h*) en SA est en fait plus probablement un *|x|* ou un *|χ|* d'après les textes d'Ugarit (Diakonoff 1971: 51; Haas et Wilhelm 1974: 137). Si l'on prend en compte cette absence de distinction entre vélaire occlusive sourde et vélaire fricative sourde en SC, la consonne du suffixe correspond à son homologue EC, *V-h-ə*, H. *uhe* (Diakonoff et Starostin 1986: 68), ce qui autorise la transcription *-ohō-*.

La voyelle intercalaire du H notée *-u-* en SA (*-uhe*) peut aussi bien transcrire le son *|o|*, puisqu'en cunéiforme *u/o* ne sont pas différenciés (cf. § 12). En H, elle est habituelle devant ce suffixe adjectival, car, à son contact, la voyelle *i/e*, qui termine normalement le thème nominal (voir § 16), se transforme en *u/o* (Speiser 1941: 50; Bush 1964: 86, 163; Diakonoff 1971: 53; Diakonoff et Starostin 1986: 68; en U: Melikišvili 1971: 7). Une exception cependant: contrairement aux thèmes en *i/e*, les thèmes H en *-a* conservent leur voyelle finale et le *-u-* disparaît alors de la graphie (Speiser 1941: 51). On trouve précisément un cas qui semble similaire en A: *elotimono oaya-**ho*** (VII,6). La similitude des règles A et H, et de leurs exceptions, confirme le parallèle avec le HU (cf. § 9).

Quant à la voyelle finale *ohō-*, souvent longue en A, et qui a déjà évolué en H. *-(u)h(h)e*, néo-H. *-ohha* et U. *-u/ohə < *u/oha* (Speiser 1941: 50; Diakonoff 1971: 70 et 111 n. 123; Haas et Wilhelm 1974: 137), elle s'explique par la grammaire comparée. Dans plusieurs langues EC, notamment en Tchétchène, le suffixe *-V-h-ə* se vocalise *-V-hō* avec allongement de la voyelle (Diakonoff et Starostin 1986: 68). Ceci explique la *scriptio plena* *-o-o* de l'A, dont on observe plusieurs occurrences, même dans des formes affectées d'un suffixe casuel: ex. *a-ra-to-ke-ne-so-ko-o-[?]* (VII,1); *a-sa-ta-ra-to-no-ko-o-[ti?]* (VII,3); *a-ra-to-wa-*

¹¹) Bork avait cru déceler le suffixe *-ul-* dans le *kerakeret-ul-o-* (Bork 1930: 21). Mais il s'agit d'un suffixe verbal en H: Laroche 1960: 200. Or, en A, ce mot est affecté des suffixes caractéristiques du nom et, de plus, il correspond sans doute dans la bilingue VIII au G. *εὐπατρίδην* (voir § 69).

na-ka-so-ko-o-se (VIII,1); peut-être *a-sa-to-wa-na-ko* [o?/ni?] (VII,2). En fait, elle transcrit le [ō] long¹².

§ 26 Par sa fonction aussi le suffixe A. *-ohō-*, dont la valeur fut établie de longue date (O. Masson 1983: 206-207), correspond à un usage EC. Il apparaît à la fois en H et en U, mais avec des sens quelque peu différents dans les deux langues. En H, c'est l'adjectif dérivatif ou d'appartenance ("Zugehörigkeitsadjektiv") le plus courant (Bush 1964: 102-103, 163-166; Haas et Wilhelm 1974: 137; Wilhelm 1992: 129). À ce titre, il est particulièrement fréquent dans les toponymes (Bush 1964: 163-166; Friedrich 1969b: 38; Melikišvili 1971: 94, et note g de Salvini)¹³. En U, on lui connaît une fonction dont nous n'avons pas d'exemple en H (Speiser 1941: 114-115): il est devenu le suffixe patronymique par excellence: "X, fils d'Y" se dit X, Y-*hi* (voir Melikišvili 1971: 94; Friedrich 1935: 122-135). Ainsi: ¹*Menua-hini-še* = "der Menua'sche, der Sohn des Menua" (Friedrich 1935: 127, cf. 128); ¹*Menua Išpuinihine* = "Menua des Ishpuini Sohn" (Melikišvili 1971: 35); on trouve même des exemples d'anthroponymes non U, assyriens en l'occurrence, affectés de ce suffixe: ¹*Aššurnirarini Adadinirarehi*, "Assournirari, fils d'Adadnirari" (Melikišvili 1971: 36). Comme l'avait déjà remarqué Sittig (cité par Bork 1930: 6, 8, 20-21), c'est exactement le sens que revêt l'utilisation du suffixe en A. Bork le comparait, non seulement aux langues caucasiennes, dont le "chaldéen" (= U) *-hi-*, mais aussi au *-ak* sumérien et au lycien *-h*, ce qui explique que Bork refusait d'y voir un suffixe "patronymique", comme le proposait Sittig, et le tenait pour un génitif (Bork 1930: 6; voir aussi Meriggi 1956: 32-33, citant Kretschmer; et Deroy 1956: 98-99). En A, toutes les occurrences semblent de type patronymique, ce en quoi, comme l'avait déjà relevé Deroy (1956: 102), l'A semble plus proche de l'U que du H (du moins pour le sens). Mais, en l'occurrence, on ne peut évidemment tirer argument du silence des inscriptions. Et d'ailleurs rien n'oblige à considérer le *Tusas-* de *Tusasohosoti* (VII,4) comme un anthroponyme: il s'agit peut-être d'une utilisation adjectivale du type "de la famille des Tusas" (?), "le Tusaséen" (?) (cf. § 68).

§ 27 Il faut remarquer que, contrairement à l'U, il n'y a pas d'inclusion de *-ni-* (suffixe de détermination ou de corrélation: §§ 31-33) entre le *-hi-* et le suffixe casuel (cf. tableaux § 70). Pour la forme, le suffixe est donc plus proche du H qui le fait également précéder de la voyelle connective *-u/o* (*supra* § 25).

¹² Cette *scriptio plena* fut relevée par O. Masson (1983: 73), pour qui elle serait destinée à souligner le timbre de la voyelle.

¹³ Remarquons à cet égard que ce n'est pas le cas en A, si l'interprétation de W. Brandenstein du *papono* (VII,2) comme "Paphien" est correcte, voir O. Masson 1983: 206.

§ 28 Dans les rares inscriptions A conservées, les occurrences de ce suffixe sont assez nombreuses:

Artogenes-ohō- (VII,1);

Astowanaks-ohō-[o?] (VII,2);

Astraton-ohō-[ti] (VII,3-4);

Tusas-ohō-so-ti (VII,4);

Oaya-ho (VII,6);

Artowanaks-ohō-se (VIII,1).

Il faut également mentionner deux exemples plus douteux *Ota-ho* (VII,6) et un mot de XV (XV,1). Ce dernier texte cependant ne semble guère présenter les caractéristiques de l'A (§ 60).

§ 29 Le phénomène de la répétition (ou "duplication") du suffixe, particulier à l'EC (§ 65), notamment avec le suffixe adjectival ou patronymique (voir tableaux § 70), se produit fréquemment avec l'équivalent A. *-ohō-*¹⁴.

E[loti]mo-t/di ... Astraton-ohō-[t/di?] (VII,3-4);

Elotimo-t/di Tusas-ohō-so-t/di (VII,4);

Ariston-o-s/še Artowanaks-ohō-s/še (VIII,1).

Suffixes de rang II (possessifs)

§ 30 Le rang II est occupé dans les tableaux par les suffixes *-wa-* et *-ya-*. En H, c'est le rang des suffixes possessifs dont la forme est au singulier: *-iff-* (écrit *-iwwā-*): 1^e pers.; *-f-* (écrit *-w-*): 2^e pers.; et *-ilya-*: 3^e pers. (Bush 1964: 115-116). Sans que cela soit certain (voir la tentative d'interprétation § 68), il semble donc que le A. *-wa-* correspond au suffixe de la 1^e ou de la 2^e pers. ("mon", "ton"), tandis que le *-ya-* serait le suffixe de la 3^e pers. ("son"). La séquence *-wa-no-ti* (voir tableau 2) se décomposerait donc en poss. + déterm. + voyelle connective + directif (pour le directif, voir §§ 45-49), ce qui ne va pas sans difficultés (cf. pour les positions et exclusions respectives des possessifs et déterminatifs en HU: Diakonoff 1971: 87; Bush 1973: 49-50; Wilhelm 1985: 488; Dietrich et Mayer 1993: 146-147). On concédera volontiers que, sur ce point, les parallèles entre A et HU sont moins assurés.

¹⁴ Dans ce cas, il ne s'agit pas simplement de la répétition normale du suffixe casuel par l'accord de l'apposition avec le *nomen regens* – ce qui se produit dans d'autres langues – mais d'une véritable "duplication" du suffixe. En effet, certains exemples H indiquent que le terme affecté de ce suffixe était considéré comme une véritable détermination; par exemple, dans la lettre de Tušratta (Friedrich 1932: 32): ^{KUR}*Hur-wu-u-je* (thème + génitif + suff. dérivatif) *e-wi-ir-ni*, "le roi du pays de Hurri". Il s'agit donc bien, en la circonstance, d'une duplication du suffixe casuel au sens plein. Cependant il existe des exceptions à cette règle, car la répétition n'est pas obligatoire (voir § 65).

Suffixes de rang III (détermination)

§ 31 Au rang III, on trouve le suffixe A. *-ni*, qui correspond à l' "article", ou suffixe de détermination HU. *-neli* (Melikišvili 1971: 35; Diakonoff 1971: 87 et 93; Dietrich et Mayer 1993: 145). L'exemple le plus clair est A. *o-na-sa-ko-ra-ni* (VII,2) < **Onasagora(s)-ni* (pour le maintien du -ς final G dans les syntagmes nominaux A et sa disparition ici, voir § 21). On citera à titre de comparaison l'U. *Ḫaldi-ni* ("le dieu Haldi") et le H. *ewer-ni* ("le roi"); voir les tableaux du § 70.

§ 32 Même si le sens général de la particule est clair en HU, on discute encore de sa nuance exacte. Pour la plupart des auteurs, elle a valeur déterminative, c'est-à-dire qu'elle joue le rôle de l'article (Bush 1964: 114, 148-156; Kammenhuber 1968: 50-55; Friedrich 1969a: 13; Salvini 1978: 159-161; Wilhelm 1985: 492; Wegner 1988: 146 et 152; Neu 1988b: 101; Wilhelm 1992: 135); mais certains y voient plutôt une particule attributive (Speiser 1941: 96-98 et 199), individualisante (Plank 1988: 79; Wilhelm 1985: 492; cf. Wegner 1988: 146 et 15), anaphorique (Bush 1964: 114, 131-132, 148-156; Plank 1988: 79), corrélatrice (Diakonoff 1971: 100; Salvini 1978: 160), et/ou relationnelle (Wilhelm 1993: 105ss.), voire un peu tout cela(!?) (Plank 1988: 79).

§ 33 En U, l'article *-neli* joue un rôle très important. Il a une valeur déterminative et corrélatrice; il est notamment utilisé pour marquer la reprise d'un nom déjà cité auparavant (Diakonoff 1971: 99). Or c'est exactement le cas de l'A. *Onasagora-ni* (VII,2). En effet, cet *Onasagoras* est mentionné immédiatement avant dans le texte sous la forme *o-na-sa-kl-go-ra-no-t/di* (VII,2: pour le suffixe *-t/di*, cf. §§ 45-49): *Onasagora-ni* peut donc se traduire par "cet Onasagoras (dont il vient d'être question)".

§ 34 Faute d'attestation claire, il est impossible de savoir si le suffixe de détermination A est répété dans le patronymique, comme cela se produit en U (Melikišvili 1971: 43). On peut toutefois relever une expression dont le second terme est hélas lacunaire: *Onasagora-ni ... Astowanaksoho[o?/ni?]* (cf. tableaux § 70)¹⁵.

Suffixes de rang IV (désinences casuelles ou suffixes relationnels: Bush 1964: 119)

§ 35 En A, le rang IV est occupé par les suffixes casuels. C'est aussi le cas en HU et EC (position 3 de Diakonoff et Starostin 1986: 73). Bien sûr, vu la rareté des textes, tous les cas possibles et attestés en EC ou

HU ne sont pas représentés en A. D'ailleurs leur nombre est encore objet de débat pour les spécialistes de ces langues et il est susceptible de croître encore (cf. la mise en évidence de l'ablatif H par Wilhelm 1983). Cependant la diversité des textes A (voir § 6) fait que plusieurs cas sont tout de même attestés: le cas absolu, bien sûr (§§ 36-37), mais aussi l'ergatif (§§ 38-44), si caractéristique de ces langues (§ 63), le directif (§§ 45-49), l'essif-destinatif (§§ 50-53), le génitif (§§ 54-56), et peut-être le locatif(-illatif) (§ 57): voir tableau 4 (§ 59).

Cas absolu – déterminé ou indéterminé

§ 36 À l'instar du HU, l'A est de toute évidence une langue à ergatif, pour laquelle l'opposition entre le sujet du verbe transitif et le sujet du verbe intransitif ou l'objet du verbe transitif est très importante. On verra ci-dessous ce qu'il en est du suffixe de l'ergatif (sujet des verbes transitifs avec l'objet exprimé: §§ 38-44). En H, un cas est dit absolu (ou "cas zéro"), car aucune désinence casuelle n'affecte le thème nominal (Bush 1964: 119-121); il a valeur de sujet des phrases intransitives ou des phrases transitives dont l'objet n'est pas exprimé (Bush 1964: 121-124). On distingue cependant le cas absolu déterminé du cas absolu indéterminé. Pour le premier, on peut rappeler que le suffixe A de rang III *-ni* (au sg.) déterminait le nom *Onasagora-ni* (écrit *onasakorani*): "cet O. (dont on vient de parler)" (§ 33). Pour le second, signalons l'A. *O-na-i-ti-mo* (*Onaitimo*) de VII,5 (pour *Ona(s)itimo-*) ou *Ni-ka-to-ro* (*Nika<n>d(o)ro*) (VII,1).

§ 37 Il est certain que les suffixes casuels (ou relationnels) s'adjoignent au nominatif G (voir *supra* § 21; pour l'ergatif voir § 40, pour le génitif § 55). Toutefois, le cas absolu se limite au radical du mot G en -ς, -ξ, etc., et ceci sans aucun doute *afin de ne pas être confondu avec la forme ergative* (voir *infra* § 40).

Ergatif⁶

§ 38 Un groupement de vocables A avec désinence en *-se* apparaît avec évidence en VIII,1-2: *a-ri-si-to-no-se a-ra-to-wa-na-ka-so-ko-o-se ke-ra-ke-re-tu-lo-se*, que l'on peut transcrire: *Aris(i)ton-o-s/šē Ar(a)towanak(a)sohō-s/šē kerak(e)retul-o-s/šē*. Dès longtemps, on a reconnu dans ces trois termes le groupe sujet de la phrase. Selon Bork, c'est une simple coïncidence si le suffixe *-o-s(e)* (il tenait la voyelle pour "morte") de ce groupe sujet correspond pour la forme au G. -ος; il comparait ce suffixe et la fonction du nom qu'il

¹⁵ Pour la compatibilité de l'article et du suffixe possessif, voir les suffixes de rang II (§ 30).

¹⁶ Plutôt qu' "agentif" de Speiser 1941: 108ss. et de Bush 1964: 124-128; cf. Laroche 1976-1977: 25.

détermine avec le “chaldéen” (U) *-še*, et le “mittanien” (H) *-š*, mais aussi avec l’élamite *-r*, indice qu’il n’en déduisait pas toutes les conséquences sur l’appartenance linguistique de l’A (Bork 1930: 15). Alors que Meriggi y voit une forme de génitif(?) (Meriggi 1956), Bork et O. Masson admettent, dans la version A de la bilingue, une construction différente du G, où les termes correspondants sont à l’accusatif (Bork 1930: 15; O. Masson 1957: 71-72). L’A présenterait une forme de “nominatif à désinence *-se*” (O. Masson 1983: 207). Cette finale correspond à l’ergatif HU/EC (voir § 39). Dans la bilingue XIV, *a-to-ro-ke-le-we-se* est sans aucun doute aussi au même cas (pour *A<n>d(o)rok(e)lewè<s>s/še*, Ἀνδροκλέφης *-s/še*), comme le montre le texte G parallèle (Hermay et Masson 1982: 238-239)¹⁷. Il y a d’ailleurs fort à parier qu’une telle construction était aussi celle de la bilingue XIII, si l’on s’en réfère au texte G (Hellmann et Hermay 1980: 262).

§ 39 En vertu de l’absence de distinction entre la chuintante et la sifflante sourdes en SC (voir § 4), la désinence A. *-se* peut à la fois noter les sons *|se|* et *|še|*. Elle est donc très proche pour la forme du HU. **-s(a)* (Diakonoff et Starostin 1986: 75), du H. *-(u)š*, (Diakonoff et Starostin 1986: 75), écrit *-š-* (Speiser 1941: 108ss.; Dietrich et Mayer 1993: 147), et de l’U. *-še/a* (Melikišvili 1971: 36; Diakonoff et Starostin 1986: 75); ce qui correspond à l’EC. **-s·V* (Diakonoff et Starostin 1986: 75)¹⁸. Notons aussi que la désinence peut être reliée au thème par la voyelle intercalaire *-o-* que l’on retrouve aussi devant le suffixe patronymique (§ 25), comme devant le suffixe casuel du directif (§ 46).

§ 40 Il faut aussi relever un phénomène graphique curieux et révélateur. Pour distinguer la désinence ergative du cas absolu non déterminé, l’A est obligé de ruser avec l’écriture. En effet, lorsqu’un nom G (un anthroponyme en l’occurrence) est affecté de suffixes, il conserve dans l’immense majorité des cas sa forme du nominatif et c’est à celle-ci que sont adjoints les suffixes, y compris les suffixes casuels (voir *supra* § 21). Toutefois, lorsque le mot est au cas absolu non déterminé, cet usage pose problème s’il s’agit d’un nom G en *-ς*, *-ξ*, etc. En effet, à cause de l’imprécision du SC (§§ 4-5), rien ne distinguerait alors, dans la graphie, le cas absolu non déterminé *o-na-i-ti-mo-se* (pour *Onaitimos(e)* avec “voyelle morte”), de l’ergatif *o-na-i-ti-mo-se* (pour *Onaitimos-s/še* avec suffixe de

l’ergatif); c’est pourquoi on écrit *o-na-i-ti-mo* (VII,5) = Ὀναίτιμο(ς) et non *o-na-i-ti-mo-se*; de même on écrit *ni-ka-to-ro* = Νικά(ν)δρο(ς) (et non Νικάτωρ: cf. O. Masson 1983: 206; contre Bork 1930: 6), et non *ni-ka-to-ro-se* qui pourrait aussi bien transcrire *Nika<n>dros(e)* (avec “voyelle morte”) que *Nika<n>dros-s/še* (avec désinence de l’ergatif). En la circonstance donc, et exceptionnellement, l’A forme le cas absolu non déterminé sur le thème du nom G et non sur son nominatif. En revanche, le cas absolu déterminé ne pose pas de problème (§ 31). Cette exception à la règle de la construction nominale pourrait montrer l’importance que revêt, pour l’A, la distinction entre la construction ergative et la construction binaire plus fréquente, opposition caractéristique des langues ergatives comme le HU (cf. *infra* §§ 62-63).

§ 41 C’est Diakonoff qui, le premier, a mis en lumière, contre l’hypothèse de Speiser d’une construction “passive” (1941: 206-209), le caractère ergatif du HU (Diakonoff 1971: 1-4 et 154-155; Salvini 1978: 158; Dietrich et Mayer 1991: 107), comme de l’ensemble des langues EC (Diakonoff et Starostin 1986: 11). Le rôle de ce morphème essentiel est désormais très clair. Si le sujet des verbes intransitifs et l’objet des verbes transitifs sont au cas absolu (“cas zéro”), déterminé ou indéterminé, l’ergatif est employé là – et seulement là – où sont exprimés à la fois le sujet et l’objet logiques, et le verbe transitif (Speiser 1941: 108-109 et 206-209; Farber 1971: 31; Melikišvili 1971: 33; Diakonoff et Starostin 1986: 11; Dietrich et Mayer 1993: 146-147; voir §§ 61-64). Ainsi, en VIII, *ana matori* (“la ville”) est au cas absolu et le groupe *Ariston-o-s/še Artowanaks-ohō-s/še kerakretul-o-s/še* est à l’ergatif, ce qui suppose une construction légèrement différente du G (pour le sens de la bilingue, voir *infra* § 69). En revanche, pour la bilingue XIV, la forme ergative *a-to-ro-ke-le-we-se e-ro-ko-ro* (pour *A<n>drokelewè<s>-s/še erokoro*) correspond tout à fait à la construction du G (Hermay et Masson 1982: 239), selon laquelle “le roi Androclès” (sujet = nominatif G ou ergatif A) “consacre” (verbe d’action sous-entendu) “les statues de ses fils” (objet = accusatif G ou cas absolu A).

§ 42 Dans l’ensemble de nos inscriptions, cette construction ergative est utilisée uniquement dans les deux courtes bilingues VIII et XIV (et hypothétiquement dans la bilingue XIII: voir §§ 38 et 63). S’il s’agissait, en A, d’un nominatif, comme le pensent Bork et Masson (*supra* § 38), cette désinence casuelle devrait être plus fréquente, et même la plus fréquente, notamment dans la longue inscription VII. En revanche, cette rareté s’explique aisément dans une langue ergative. En effet, la construction habituelle y est binaire: cas absolu (déterminé ou non) + verbe (d’état ou intransitif) (Diakonoff 1971: 154-155; Haas et

¹⁷ Sauf à voir dans la dernière syllabe une “voyelle morte”, ce qui est peu probable vu la règle de formation du cas absolu (§ 40).

¹⁸ Pour Bush 1964: 69-71, 115, 124-128, le *š* des SA transcrit la dentale fricative. Toutefois la grammaire comparée ne semble pas corroborer cette hypothèse: Diakonoff et Starostin 1986: 75-76.

Wilhelm 1969: 553-556; voir *infra* § 62). Ceci est un autre argument en faveur du caractère ergatif de l'A, ce qui est aussi l'un des principaux signes distinctifs des langues HU.

§ 43 Dans la bilingue VIII, on observe la règle de la répétition du suffixe casuel du *nomen regens* dans le déterminant patronymique (pour la règle, voir § 65), ce qui se produit fréquemment – mais pas obligatoirement! – en HU (Diakonoff 1971: 96; § 65). Pour un exemple à l'ergatif: A. *Ariston-o-s/še Artowanaks-ohō-s/še* (VIII,1); comparer avec U. *Menua-še Išpuini-ħi-ni-še* (Melikišvili 1971: 36) ou H. *Mizir-re-we-ne-š ewri-š* (Diakonoff 1971: 104). En revanche, la règle ne semble pas appliquée en XIV: A <n> *droklewès-s/še erokoro* (mais voir *infra* § 65 et n. 38).

§ 44 En outre, dans la bilingue VIII, l'ordre des mots de la phrase A correspond exactement à la syntaxe du H (voir § 64). Dans cette langue, en effet, la séquence normale est la suivante: 1) Objet de l'action au cas absolu (A. *ana matori*) + 2) Sujet de l'action à l'ergatif (A. *Aris(i)ton-o-s/še*) + 3) Verbe d'action (A. *kailipoti?*: voir § 69).

Directif

§ 45 Plusieurs inscriptions, surtout VII, sont très riches en vocables affectés d'un suffixe en *-ti* (qui peut transcrire un *-di* selon la règle de non-différenciation des dentales sourde et sonore: voir § 4): *mu-no-t/di* (IV,3-4); *ta-so-t/di* (VI,1); *mu-so-t/di* (VI,5); *-o-na-sa-ko-ra-no-t/di*; *pu-ru-wa-no-t/di*; *a-li-o-t/di*; *o-?-?-ta-?-no-t/di*; *e-?-?-mo-t/di*; *a-sa-ta-ra-to-no-ko-o-[t/di?]* (restitution très vraisemblable proposée par Meriggi: cf. O. Masson 1957: 72); *ke-ra-ka-re-tu-lo-t/di*; *o-e-lo-ti-mo-t/di*; *-tu-sa-so-ko-so-t/di*; *o-?-ko-t/di*; *a-no-t/di*; *?-ka-no-t/di*; *pi(?) -le-o-t/di* (XXI; O. Masson 1987); *po-te-ro-t/di* (XIX; O. Masson 1988); *ta-na-si-o-t/di* (XXa); *sa-ma-lo-t/di* (XXb). Si certaines de ces occurrences pourraient bien être des formes verbales¹⁹, dans d'autres, le suffixe appartient manifestement à des syntagmes nominaux (par exemple, *-o-na-sa-ko-ra-no-t/di*, pour *Onasagoranot/di*: cf. É. Masson 1971: 26).

§ 46 Pour la forme, il correspond au suffixe du directif des langues EC, aussi appelé destinatif ou directif-allatif: *-di*, *-da*, *-ti*, *-ta* (Diakonoff et Starostin 1986: 76): HU. **-da* ou **-ta*, H. *-t/da*, U. ancien **-tə* (dans ce dernier cas, sous une forme résiduelle; Diakonoff et Starostin 1986: 75-77; cf. Diakonoff

1981: 78). La voyelle finale est instable et diffère selon les langues EC et parfois dans un même dialecte: le H de Mari connaît un premier cas directif en *-da* et un second en *-di* (Diakonoff 1981: 78); d'autres langues EC connaissent cette même évolution de *-ta* en *-ti* (Diakonoff 1971: tableau 3 et note e; Diakonoff et Starostin 1986: 75-77). Il n'est d'ailleurs pas sûr que la V finale soit à prononcer, car, avec le directif notamment, elle est sujette à amuissement (Speiser 1941: 67). En H, la distinction entre occlusives sourdes et sonores pourrait ne pas être phonologique mais simplement phonétique (Bush 1964: 12, 50-51, spéc. 136, pour le directif), ce qui expliquerait, dans le suffixe HU, les variations consonantiques entre dentales sourde et sonore. Par la forme que prend le suffixe, l'A semble encore une fois plus proche d'anciens dialectes H que du "mittanien" de la Lettre de Tušratta (cf. § 48).

Les différentes occurrences semblent montrer que la désinence casuelle est souvent précédée de la voyelle *-o-* de liaison (cf. O. Masson 1987 et 1988: 130). Pour O. Masson, le *-o-* ferait partie intégrante du suffixe casuel (1987: n. 10; cf. le suffixe CM d'appartenance(?) *-o-ti*: pour ce dernier, voir É. Masson 1979: 408). Mais on observe que la voyelle connective *-o-* est aussi présente devant le suffixe patronymique de rang I *-(o)hō-* (§ 25), comme dans le H. *-(u)hê*; de même qu'il précède un autre suffixe casuel de rang IV, l'ergatif *-s/še*: *Aris(i)ton-o-s/še* et *kerak(e)retul-o-s/še* (VIII,1) (§ 39)²⁰. Une fois de plus, cela correspond à l'usage H qui introduit devant le suffixe directif *-tal-da* la voyelle connective *-u/o* (Speiser 1941: 110-111; Bush 1964: 53-54 et n. 52; 136).

§ 47 *Directif pluriel(?)*. Il est possible que *-so-t/di* soit la forme du directif pluriel en SC, telle qu'on la rencontre en *Tusasoko-so-t/di*, *mu-so-t/di*. À la condition de supposer "morte" (§ 4) la voyelle *-o-*, la forme correspond à l'EC. *-aš-tə* (Diakonoff et Starostin 1986: 73; Speiser 1941: 58 et 142), au H. *-st-* (Speiser 1941: 58 et 142) et à l'U. *-aš-tə* (Diakonoff et Starostin 1986: 73 et 76).

§ 48 Bork et Deroy avaient déjà rapproché le suffixe A. *-ti* du suffixe directif H (Bork 1930: 18 et 21; Deroy 1956: 100-101). Son sens peut être déduit, à la fois du contexte A et de la comparaison avec le HU: en effet, en H même, il remplit en maintes occasions le rôle d'un *datif* d'avantage ou d'attribution (Friedrich 1935: 125 et Bush 1964: 136-138; cf. Laroche 1960: 198 et Haas 1988a: 18-19; Dietrich et Mayer 1993: 150); en U, le *datif* a même disparu et il est remplacé par ce cas (Melikišvili 1971: 40). Dans cet emploi, il

¹⁹ Cf. Masson et Mitford 1986, n° 224 et n. 203 (*tanasioti*). Meriggi (1956: 33-34) déduit de l'abondance de ce suffixe dans les textes sa double valeur à la fois verbale et nominale (cf. aussi É. Masson 1971: 26). C'est ce que semble confirmer *kailipoti* (voir § 69).

²⁰ Le cas de *Artowanaksohōs/še* est plus délicat, puisque le *ō* peut aussi bien appartenir au patronymique *-ohō-* (voir § 25) que constituer la voyelle connective du suffixe de l'ergatif *-o-s/še*.

désigne le but de l'action et répond à la question alld. "wohin?" ou "pour qui?" (Diakonoff 1971: 28 et 95; *directivus finalis*: Melikišvili 1971: 40). En particulier, il désigne en H d'Ugarit et en U les destinataires divins d'offrandes (H: Haas 1988a: 18-19; U: *ibidem* 169-170). Il est cependant peu fréquent dans le H de la Lettre de Tušratta (Dietrich et Mayer 1993: 150). En cela, aussi l'A paraît plus proche de l'U que du H "classique" (cf. § 46). De la sorte, il est probable qu'en VII, les nombreux cas en (-o)-t/di désignent les destinataires de l'inscription, ceux que l'on veut ainsi honorer (voir § 68), puisque, comme le suggère O. Masson (1983: 206), il doit s'agir d'une inscription honorifique²¹.

§ 49 Ici encore, comme pour l'ergatif, la règle de la répétition du suffixe est d'application:

e-?-?-mo-ti ... a-sa-ta-ra-to-no-ko-o-[ti?] ke-ra-ka-re-tu-lo-ti (pour E[loti]m-o-t/di ... Astraton-ohō-[t/di]) kerakretul-o-t/di): VII, 3-4

o-e-lo-ti-mo-ti tu-sa-so-ko-so-ti (pour Elotim-o-t/di Tusas-ohō-s-o-t/di): VII, 4

Speiser (1941: 110-111) montre que c'est également le cas en H, où le suffixe du directif -ta est répété de la même manière. Comparer ainsi A. Elotimo-ti Tusaso-ḥoso-ti (voir § 68) avec H. ¹Manie-ta paššithiwu-ta, "à Mane, mon envoyé" (Speiser 1941: 110-111). Voir § 65.

Essif-Destinatif

§ 50 Dans une publication déjà citée (§ 2), j'ai proposé, sur la base des travaux de O. Masson, de distinguer deux vocables A. ana, l'un désignant la "divinité", l'autre l'article démonstratif "celui-là, celle-là" (voir Petit, 1997 et *supra* § 13). Le premier est gravé sur des objets qui devaient constituer des offrandes ou ex-voto (XI; cf. § 13) et, notamment, le grand vase en calcaire du Louvre (XVII; cf. § 13). Il doit donc correspondre au G. τῶι θεῶι, "au dieu" (§ 13): "à la divinité". Sur le modèle du H. enā-, "dieu", il faut donc isoler un vocable A. *anā.

§ 51 Reste alors à expliquer la désinence -a. Les parallèles G (τῶι θεῶι) laissent attendre un datif ou un directif. Le directif, qui conviendrait bien en l'occurrence (cf. § 48), a une tout autre forme, comme on l'a vu (§ 46). Le datif HU est en *-wa et équivaut à l'EC *-w₁V (Diakonoff et Starostin 1986: 75-76). On ne peut supposer une élision du type A. *anā-wa > ana,

²¹) Meriggi (1956: 33) voit dans toute la série de *aloti* à *kerakretuloti* un seul groupe au cas en -ti, ce qu'on concèdera volontiers; mais, selon lui, cela pourrait correspondre à l'ablatif lycien en -di, ce qu'on ne peut plus admettre (sur la nature indo-européenne du dialecte lycien et l'impossibilité de l'associer à l'A agglutinant, cf. Petit 1997, n. 26).

car, dans ce cas précis, l'assimilation ne se produit pas en H (Diakonoff 1971: 54 et n. 55). En revanche, à la suite de Haas et Wilhelm, Neu a mis en évidence l'existence d'un essif en -a (Haas et Wilhelm 1974: 130-134; Neu 1988a), qui correspond pour la forme au "statif" de Speiser (1941: 113; cf. encore Dietrich et Mayer 1993: 152-153: "Lokativ-Stativ").

§ 52 En HU, le suffixe -a s'adjoint, non au thème, qui est traditionnellement terminé par une voyelle (enā-) (Dietrich et Mayer 1993: 143), mais au radical, c'est-à-dire au thème diminué de cette voyelle (Haas et Wilhelm 1974: 133; Neu 1988a: 157 et 164). Or le thème nominal H. enā- a un radical en *en- (Diakonoff 1971: 59). Dès lors, si l'on postule le thème A. *anā-, avec radical an-, la forme de l'essif serait an-a (radical + désinence casuelle), ce qui coïncide avec nos occurrences²².

§ 53 Ce cas, que Neu appelle "cas en -a" (Neu 1988a: 162; 1989: 298) et Haas et Wilhelm l'"essif", peut avoir plusieurs sens; mais l'un d'entre eux nous intéresse plus particulièrement ici. Il s'agit d'un "essif" à valeur de destinatif/directif (Neu 1988a: 162), qui, de là, peut indiquer le but d'une action, son destinataire que l'on sollicite (Neu 1988a: 165). Dans les lettres de Nuzi et dans les *Opfertermini* de Boğazköy, le cas revêt bien ce sens et joue le rôle d'un destinatif ou simplement d'un datif (Haas et Wilhelm 1974: 133; Neu 1988a: 157; Wilhelm 1992: 136). De même, dans les textes de Boğazköy, le nom de l'entité divine à laquelle on dédie l'offrande est affecté du suffixe -a (Haas et Wilhelm 1974: 132): c'est le but d'une demande, le destinataire d'une offrande (Haas et Wilhelm 1974: 133). Cette forme, usitée dans des dédicaces, sied à merveille à l'A. ana, car ces inscriptions sculptées (vase du Louvre), peintes ou incisées, se trouvaient uniquement sur des ex-voto: le grand vase du Louvre qui était placé à l'entrée du sanctuaire de la déesse, une série de tessons provenant vraisemblablement du même endroit, et un vase peint découvert dans une tombe de la nécropole (Hermay et Masson 1990: 212-214). L'A. an-a peut donc se traduire par "(dédié) à la divinité".

Génitif

§ 54 Trouvée au siècle dernier, dans le village d'Aghios Tychonas, au nord de la ville antique, une pierre porte le texte suivant: pu-nu-to-so (n° II). Sous le SC, on a rapidement identifié le G. Πνῦτος (Bork 1930: 4; O. Masson 1957: 73-74; 1983: 203; pour le nom G en SC: *ibidem* n° 20). Selon Bork, il s'agit d'une

²²) Comparer avec Neu 1988a: 164; Haas et Wilhelm 1974: 130 et 134: *keldi-a*; *ilimiy-a*; *parmiy-a*, où le -iy- est le possessif de la 3^e pers.

stèle funéraire au nom de Πνύτος avec "nominatif irréfutable" (*sic*) (Bork 1930: 17), tenant sans doute implicitement la dernière voyelle pour "morte": *Pnytos(o)*. Mais O. Masson propose plus vraisemblablement d'y voir une forme de génitif A (O. Masson 1983: 210) et signale de nombreux exemples G sur des stèles funéraires (O. Masson 1957: 73-74; voir O. Masson 1983: n° 98; 138, 139, 160, 162a, 216b, 249, 310, 331a, 331c, etc.). Il évoque aussi le parallèle fourni par une légende frappée sur une monnaie d'Amathonte: *pu-ru-wo-so* (X), où, semblablement, on reconnaît le G. Πύρρος, sous la forme ancienne Πύρφορ, adaptée en A (O. Masson 1957: 74; 1983: 210). Il faut reconnaître avec O. Masson que la stèle funéraire et la monnaie appellent naturellement un génitif (O. Masson 1957: 73-74)²³.

§ 55 Admettant de manière implicite la césure *Pnyto-so*, et la suffixation de la désinence A au thème G, O. Masson proposa d'isoler un génitif A en *-so*, (O. Masson 1957: 73-74)²⁴. Mais de nombreux exemples montrent qu'en A, les suffixes (de quelque rang qu'ils soient) s'ajoutent, non au thème, mais au nominatif du mot G, ou, plus précisément, de l'anthroponyme (voir *supra* § 21). Selon cette règle, ce n'est donc pas le syllabogramme *-so* qu'il faut isoler, mais la voyelle *-o*.

§ 56 Dans les langues EC, le suffixe correspondant ("élatif") est **-u* (Diakonoff et Starostin 1986: 75 et 76), ce qui a donné le H. *-we*²⁵, l'U archaïque *-wə* (puis *-(e)i*), mais le Proto-Andien **-u*, (ou **-wV*), l'Akwakh *-u*, le Tindi *-(w)o*, le Tchamalal *-ō*, etc. (Diakonoff et Starostin 1986: 75 et 76; pour le H et l'U, Diakonoff 1971: 27-28; Wilhelm 1988: 53; Dietrich et Mayer 1993: 147-148). Le passage de *-we* au *-o/u*, et inversement, s'explique aisément: c'est là une faiblesse habituelle de la semi-

voyelle *-w*, dans de nombreuses langues et notamment en HU (cf. § 12)²⁶. Ainsi le génitif A en *-o* trouve-t-il son exact correspondant (**-u/o*) dans plusieurs langues EC.

Locatif (-Illatif)(?)

§ 57 Dans la version A de la bilingue VIII, deux vocables, *umiesa* et *imukulailasana*, paraissent grammaticalement accordés, car affectés d'un même suffixe *-sa*. On peut, en outre, rapprocher le thème A. *umie* du H. *u-mi-ni/u-u-mi-i-* (pour cette dernière forme: Wilhelm 1992: 125; voir § 69): "le pays". Le suffixe pourrait être alors celui du locatif(-illatif) correspondant à l'U. *-aşə* (EC: Diakonoff et Starostin 1986: 75 et 78-9; cf. Diakonoff 1971: tableau 3; non représenté en H). Il conviendrait alors de traduire *umiesa imukulailasana* par "dans le pays d'I." (cf. § 69).

Suffixes de rang V (particules enclitiques?)

§ 58 Le *umiesa* permet donc d'isoler un suffixe *-sa*. De toute évidence *imukulailasana* lui est accordé et le suffixe *-sa* y joue le même rôle. On peut peut-être faire du *-na* final une particule enclitique, copule et connective, comme le H. *-an* (Speiser 1941: 205; Bush 1964: 263-264; Diakonoff 1971: 150), avec une "voyelle morte" finale (§ 4). Il lui correspondrait en tout cas pour le rang, puisque en H celle-ci se place après les suffixes casuels, comme cela semble être le cas en A.

§ 59 Voici un tableau récapitulatif des principales formations nominales suffixées:

	Thèmes	I	II	III	IV	V
abs. non dét.	<i>Nika<n>dro</i>			-	-	
abs. non dét.	<i>Onaitimo</i>			-	-	
abs. dét.	<i>Onasagora-</i>			<i>ni</i>		
ergatif	<i>Ariston-</i>				<i>o-s/še</i>	
ergatif	<i>kerakretul-</i>				<i>o-s/še</i>	
génitif	<i>Pnutos-</i>				<i>o</i>	
essif (destin.)	<i>an-</i>				<i>a</i>	
locatif	<i>umie-</i>				<i>sa</i>	
locatif + conn.	<i>imukulaila-</i>				<i>sa</i>	<i>n(a)</i>
direct.-destin.	<i>Elotim-</i>				<i>o-t/di</i>	
direct.-destin.	<i>E[loti?]m-</i>				<i>o-t/di</i>	
direct.-destin.	<i>kerakretul-</i>				<i>o-t/di</i>	

²³) Sur cette seule monnaie on a un génitif A, sur les autres, n° 199-203, ce sont des génitifs G (O. Masson 1983: 210).

²⁴) Il évoque en ce sens le mot *lawatiri-so* I (en se fondant sur le parallèle de *Asatiri* XVII: O. Masson 1957: 74). Mais, d'une part, il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'une inscription A; et, en outre, cela pourrait

s'expliquer différemment: la consonne *-s-* a pu être introduite pour euphonie devant une désinence *-o*.

²⁵) La grammaire de Bush 1964: 126-129 donne une forme *-fe*, transcrite *-we* en SC, qui ne deviendrait semi-voyelle que dans certains cas particuliers. La grammaire comparée cependant privilégie cette dernière forme: Diakonoff et Starostin 1986: 75-76.

²⁶) Même en H, en raison de son caractère vocalique antérieur, le *-w* du génitif, est sujet à modifications (Diakonoff 1971: 37; Dietrich et Mayer 1993: 148), et sa faiblesse est manifeste dans maintes circonstances, notamment au datif pluriel (Laroche, 1960: 189), à tel point qu'en SA, le *u* est souvent utilisé avec valeur de *w* (Speiser 1941: 24; Diakonoff 1971: 27, 54 et n. 55).

dét. + dir.-dest.	<i>Onasagora-</i>			<i>n-</i>	<i>o-t/di</i>	
patronymique	<i>Artogenes-</i>	<i>o-ḥō</i>				
patr. + déterm.?	<i>Astowanaks-</i>	<i>o-ḥo-[o?]</i>		<i>[ni?]</i>		
patr. + ergatif	<i>Artowanaks-</i>	<i>o-ḥō-</i>			<i>s/še</i>	
patr. + direct.	<i>Tusas-</i>	<i>o-ḥo-</i>		<i>s-?</i>	<i>o-t/di</i>	
patr. + direct.	<i>Astraton-</i>	<i>o-ḥō-</i>			<i>o-[t/di?]</i>	
poss. + déter.	<i>mitara-</i>		<i>wa-</i>	<i>no?/</i>		<i>(/no?)</i>
poss. + déter.	<i>puru-</i>		<i>wa-</i>	<i>no?/</i>		<i>(/no?)</i>
pos. + dét. + dir.	<i>puru-</i>		<i>wa-</i>	<i>n-</i>	<i>o-t/di</i>	
pos. + dét. + dir.	<i>eki-</i>		<i>ya-</i>	<i>n-</i>	<i>o-t/di</i>	

Tableau 3

§ 60 Le tableau suivant montre la chaîne des suffixes selon leur rang:

I	II	III	IV	V
dérivatifs	possessifs	déterminatifs	casuels	enclit.
<i>-(o)ḥō²⁷</i>	<i>-wa²⁸</i>	<i>-ni²⁹</i>	<i>-³⁰</i>	<i>-n³¹</i>
	<i>-ya³²</i>		<i>-(o)s/še³³</i>	
			<i>-o³⁴</i>	
			<i>-(o)t/di³⁵</i>	
			<i>-a³⁶</i>	
			<i>-sa³⁷</i>	

Tableau 4

Éléments de syntaxe

Construction ergative

§ 61 Comme le HU, l'A semble être une langue à **ergatif**. C'est là un trait essentiel de ce type de langues (Voir *supra* § 41 et, par exemple, Melikišvili 1971: 33; Salvini 1978: 158-159), car il détermine non seulement l'emploi et la syntaxe des noms, mais aussi les caractéristiques modales, temporelles et aspectuelles des verbes (Diakonoff 1971: 1-4, spéc. p. 3). On observe cette construction dans les bilingues VIII et XIV (§ 41); et son importance pour l'A est illustrée par

²⁷) Suffixe adjectival, dérivatif, et patronymique: §§ 23-29.

²⁸) Suffixe de la première personne (2^e?) du singulier "mon": § 30.

²⁹) Suffixe déterminatif singulier, etc.: §§ 31-34.

³⁰) Cas absolu ou "zéro" (absence de suffixe): §§ 36-37.

³¹) Particule enclitique, copule, "et": § 58.

³²) Suffixe de la troisième personne du singulier "son"(?): § 30.

³³) Suffixe casuel de l'ergatif: §§ 38-44.

³⁴) Suffixe casuel du génitif: §§ 54-56.

³⁵) Suffixe casuel du directif: §§ 45-49.

³⁶) Suffixe casuel de l'essif: §§ 50-53.

³⁷) Suffixe du locatif (-illatif)? cf. § 57.

l'obstination que la langue met à distinguer le cas absolu de l'ergatif dans la graphie (§ 40).

§ 62 Dans les langues ergatives, les phrases sont le plus souvent de type **binair** (angl. "equational"), sujet + prédicat (Speiser 1941: 209).

Le sujet des verbes intransitifs et l'objet des verbes transitifs se mettent au cas absolu, indéterminé ou déterminé (Speiser 1941: 205-206; Bush 1964: 121-124; "nominatif" de Melikišvili 1971: 5 et 33; mais note i de Salvini *ibidem*: 96-97; Salvini 1978: 158). Ainsi en va-t-il de l'A. *Nika<n>dro* (VII,1) et *Onaïtimo* (VII,5), qui paraissent être au cas absolu non déterminé, et d'*Onasagora-ni* (VII,2), au cas déterminé (§§ 36-37). Dans ces phrases, il n'y a pas à proprement parler d'objet de l'action; cependant, en VII, les destinataires de l'action sont exprimés au directif en *-t/di* (§§ 45-49 et 68). Dans une telle construction, le sujet est normalement au début de la phrase et le verbe à la fin (Speiser 1941: 205-6). C'est, semble-t-il, le cas en VII, pour autant que l'on puisse en juger.

§ 63 Pour cette raison, les constructions proprement ergatives (par opposition à la construction binaire) sont les plus rares dans ces langues. Il faut qu'y soient exprimés à la fois l'objet de l'action (cas absolu), le sujet de l'action (ergatif), et le verbe transitif. Cette rareté relative de la phrase ergative est caractéristique du HU (Speiser 1941: 109; etc.); et c'est exactement le rapport que l'on observe en A, puisque seules les deux bilingues VIII et XIV sont construites de la sorte (cependant on peut soupçonner la bilingue XIII d'avoir présenté la même construction d'après la version G parallèle: voir *supra* § 38).

§ 64 Dans la phrase ergative H, l'ordre normal est le suivant: Objet + Sujet + Action (Speiser 1941: 206; Diakonoff 1971: 151-152). C'est exactement cet ordre que l'on retrouve dans la bilingue VIII: *ana matori* (cas absolu = objet) ... + *aris(i)ton-o-s/še* (ergatif = sujet) ... + *kailipoti* (verbe d'action à forme complexe: Speiser 1941: 83 et 121; cf. § 69).

Reprise des suffixes

§ 65 La répétition ou reprise des suffixes ("Suffixaufnahme") est un phénomène propre aux langues EC,

et HU en particulier (Speiser 1941: 11, 95-96; 114; 201-202; Friedrich 1969a: 21; Diakonoff 1971: 96 et 156; Melikišvili 1971: 74; Salvini 1978: 160). Elle consiste à reproduire les suffixes, notamment les désinences casuelles, du *nomen regens*, non seulement dans les appositions au nom – ce qui est normal, même dans les langues flexionnelles –, mais aussi dans le syntagme des déterminants. Ainsi, pourvu, bien sûr, que le nom ne soit pas au cas absolu ou cas-zéro, sa marque casuelle ou la détermination peut passer aux attributs: ex. H. *Mizir-re-we-ne-š ewri-š*, "Le roi (ergatif) d'Égypte (génitif + ergatif du *nomen regens*)" (Diakonoff 1971: 104). En A, nous avons des attestations évidentes du phénomène (§§ 22, 29, 49), ce que Bork (1930: 18-20) avait déjà remarqué. Ainsi les noms adjectivaux patronymiques en *-(o)hō* (écrit *-(o)koo*) sont affectés du même suffixe casuel que le nom qu'ils déterminent:

E[loti]m-o-t/di ... Astraton-ohō-[t/di] (VII,3-4);

Ēlotim-o-t/di Tusas-ohō-s-o-t/di (VII,4);

Ariston-o-s/še Artowanaks-ohō-s/še (VIII).

Lorsque la répétition touche des noms adjectivaux en H. *-(u)he* ou A. *-(o)hō*, il s'agit bien de la même règle de duplication du suffixe que celle qui régit les déterminants au génitif, et non d'un simple accord des appositions avec le nom. En effet, en H, les formes patronymiques sont tenues pour de véritables déterminants et non pour des appositions, comme le montre une expression de la Lettre de Tušratta (Friedrich 1932: 32): ^{KUR}*Hur-wu-u-he e-wi-ir-ni*, "le roi du pays de Hurri".

Parfois, la répétition ne se produit pas, car elle n'est pas obligatoire (Diakonoff 1971: 96; Plank 1988: 81). On observe cela aussi en A: *A<n>droklewès-s/še erokoro* (XIV), où *erokoro*, pourtant apposition du *nomen regens* à l'ergatif, ne prend pas le suffixe casuel³⁸.

Pour d'autres hypothèses sur la syntaxe de l'A, voir Bork 1930: 24.

§ 66 Corpus amathousien³⁹

I. *la-wa-ti-ri-so?*

Intaille en cristal de roche. O. Masson 1983: 197-198, n° 183.

³⁸) Sauf à supposer qu'il faille lire *A<n>drokléwès(e)*, cas absolu avec "voyelle morte", ce que semble démentir la règle de formation du cas absolu et le parallèle G (cf. *supra* §§ 38 et 40). Mais, sur ce dernier point, on ne peut être certain que les deux textes présentaient une construction identique: cf. §§ 40 et 69.

³⁹) Sont exclus de ce recueil les textes tenus pour "éteocyprites" par défaut – *i. e.* au motif qu'ils ne sont pas explicables par le G – et qui ne présentent aucune des

II. *pu-nu-to-so*

Pierre (probablement une épitaphe). O. Masson 1983: 203, n° 190.

III. Texte incertain et fragmentaire.

Pierre. O. Masson 1983: 203, n° 191.

IV. (1) *wi-ti-le[?]-ra-nu ' ta-na ' mu-no-ti*

(2) *a-i-lo ' e-ki-ya-no-ti ' ma[pi?]-na ' ko*

(3) *to-u ' pa-ki-mi-ra-nu ' ta-na mu*

(4) *no-ti*

Pierre. O. Masson 1983: 203-204, 413, n° 192.

V. (1) *a-na ' ta-si ' su[tu?]-sa ' e-ki-wi-ya-ki ' ma-na*

(2) *a-po-i ' e-ki ' ma-ri ' ma-na ' su-mi-ra*

(3) *i-mi-ka-ni ' pu?-e-ne?-mi-na ' pa-na-mo*

(4) *?[mo?]-ni-o ' ta-ra-wi ' ka-wa-li-ya ' pi[ma?]-na ' mi-?*

Pierre. O. Masson 1983: 204 et 413, n° 193.

VI. (1) *tu ' a-li-ra-ni ' o-i-te //: tu-su ' ta-le-ya //?/ pa-ku-ke ' a-no-ti //? ta-so-ti*

(2) *a-pu-?-pi? // o-i-te // a-: pi?-ma ' pi?-na // a-so-na //?/ tu-ka-i-mi-no-na*

(3) *a-ya-i-a-?-?-ko-ti // a-: na ' ta-i // a-so-na // tu-ka-i-mi-no-na*

(4) *tu-mi-ra ' o-i-te ' i-mi-: ka-ni // o-i-te ' ta-ko // e-ne-mi-na // o*

(5) *i-te ' ta-ra-wo ' e-ne-mi-: na ' se-la-wa-ti-ke ' mu-so-ti*

Linteau de pierre. O. Masson 1983: 204-205, 413, n° 194.

VII. (1) *mi-ta-ra-wa-no ' ma-lu-?-?-ni-ka-to-ro ' a-ra-to-ke-ne-so-ko-o-?-na-?-?-? // la-wa-ni // ku-ko-ra // mu-sa-?-?-ke*

(2) *?-ma //?/ na-ki //?/ e-ro-ko-ro ' ko-?-sa-o-na-sa-ko-ra-no-ti //?/ ?-ya // XX II?-?-ra // o-na-sa-ko-ra-ni // pa-po-no // a-sa-to-wa-na-ka-so-ko-?*

(3) *ta-sa-ma ' ?-ku-re-se-a-na-ta-ke // pu-ru-wa-no-ti // tu-?-so // a-li-o-ti //?/-?-ro-so //?/ o-?-?-ta-?-no-ti // e-?-?-mo-ti-pi-sa-ko*

(4) *a-sa-ta-ra-to-no-ko-o-? ' ke-ra-ka-re-tu-lo-ti // o-e-lo-ti-mo-ti-tu-sa-so-ko-so-ti //?/-?-?-so-ko // ti-ma-ku // te-ko-?-so*

(5) *o-?-ko-ti ' a-no-ti // ?-ka-no-ti // o-na-i-ti-mo // a-li-o-ti // ta-?-pi-?-i-na // ta-su // pu-ru-wa-no*

(6) *o-ta-ko ' pu-la-?-?-?-mo-ti-?-no-o // e-lo-ti-mo-no ' o-a-ya-ko // i-no // ti-ka-no // a-ma-ti-ke-e*

caractéristiques de l'A mises en lumière dans le présent essai. Voir *infra* n. 40. Ils diffèrent de ceux retenus par Egetmeyer 1992: 29-30.

Linteau de pierre. O. Masson 1983: 205-206, 413, n° 195. Voir *infra* § 68.

VIII. A. (1) *a-na · ma-to-ri · u-mi-e-sa-: i-mu-ku-la-i-la-sa-na · a-ri-si-to-no-se · a-ra-to-wa-na-ka-so-ko-o-se*

(2) *ke-ra-ke-re-tu-lo-se · ? ta-ka-: na-?-?-so-ti · a-lo · ka-i-li-po-ti*

G. (1) Ἡ πόλις ἢ Ἀμαθουσίων Ἀρίστω:να

(2) Ἀριστώνακτος εὐπατρίδην

Base de marbre noir. O. Masson 1983: 206-207, n° 196. Voir § 69.

IX. ?-la-to

Légende monétaire. O. Masson 1983: 209, n° 197.

X. (d.) *pu-ru-wo-so* (r.) *pu-ru-wo-so*

Légende monétaire. O. Masson 1983: 209-218, n° 198.

XI. *a-na*

a-na ' ku(?)

a-na-ma(?)

Plusieurs vases ou tessons portent ces inscriptions. Karageorghis 1960: 268, et fig. 39 (cruche White-Painted VI, inscrite de deux signes *a-na*, sinistroverses. Ces signes sont peints en brun mat sur l'épaule); O. Masson 1983: 413, n° 196a.

XII. Inscription de signification obscure (O. Masson 1983: 413, n° 196b).

XIII. A. [---]-i-te-o-[---]

=? G: Θησαυρὸν Κυπρίαι καὶ [Ὀρε]σθέως εἰ[κόνα] μορ[φ]ῆ[ς]

υἱοῦ τήνδε ἀνέθηκε Ἀν[δ]ροκλῆς βασιλεύς

Inscription bilingue/digraphe(?) sur une base de marbre blanc. Hellmann et Hermary 1980: 259-266. = O. Masson 1983: 413, n° 196d.

XIV. A. [---]-ro-ko-ra-?-a-to-ro-ke-le-we-se-e-ro-ko-ro-[---]

=? G: Β[ασιλεύς Ἀνδροκλῆς ca. 27 -----

Ὀρ]εσθέως καὶ Ἀνδραγόρου Κυπρίαι Ἀφροδίτη

Inscription bilingue/digraphe sur une base de calcaire. Hermary et Masson 1982 = O. Masson 1983: 413, n° 196e.

XV. (1) *·i-le-ka-te-se-ti-? o-ta-te-pe· wa-sa-II ·to-po-ra-te-li-me-lo-we-to-ko ·*

(2) *·we-ka-te-ti-po-si-ro-ti · ta-o-pe-wa · la-a-ke-xe-lo-ra · se-lo-li-to-pe-pa*

Vase d'albâtre. O. Masson 1983: 296, n° 295; republié par O. Masson 1966: 27-28. On identifie peut-être un suffixe *-ko* (*-ho?*). Toutefois, cela paraît insuffisant pour en faire un texte A (voir § 28); d'autant qu'on y relève la présence du syllabogramme *-xe-* inconnu par

ailleurs dans les inscriptions A (§ 5). Pour d'autres inscriptions obscures provenant de Golgoi, voir O. Masson 1983: n° 291-294; 296-299.

XVI. *a-na ' a-mo-ta ' a-sa-ti-ri*

Graffite sur la paroi nord du temple de Sêti I^{er} à Abydos (Égypte). O. Masson 1983: 362, n° 388.

XVII. *a-na*

Inscription sur l'anse du grand vase du Louvre (Hermary et Masson 1990: 211-214).

XVIII. *po* [trois signes (numériques?)] *ka*

Inscription sur un vase du sanctuaire d'Aphrodite, dit "vase aux taureaux" (Hermary et Masson 1990: 207-210).

XIX. (1) *a-pi-ko-mo-?-u*

(2) *su-mo-so-we-?*

(3) *po-te-ro-ti-mu*

Tablette en pierre représentant une tablette en bois: O. Masson 1988 (A?)

XXa. *ta-na-si-o-ti*

b. *sa-ma-lo-ti*

Masson et Mitford 1986: 10-11, 95-98, n° 224 et 225⁴⁰

XXI. *- pi(?) -le/wo?-o-ti*

Inscription sur une coupe de bronze de la nécropole de Skales-Paphos (O. Masson 1987).

XXII. *mi-ta-ra*

Graffite sur fond de bol à vernis noir. Petit 1991: 483 et fig. 1.

§ 67 Indices

Glossaire amathousien (Voir aussi Egetmeyer 1992: 302-322).

a-i-lo IV,2.

a-le-wo-te-se-ko-o- XV(A?): § 28.

a-li-o-ti VII,3; VII,5: §§ 16, 18, 45, 48, 68 (cf. *alo*, *ailo?*).

a-li-ra-ni VI,1.

a-lo VIII,2: § 69.

a-ma-ti-ke-e VII,6: §§ 16, 62, 68.

a-mo-ta XVI.

a-na V,1; VI,3; VIII,1; XI; XVI; XVII: §§ 13, 15, 16, 41, 44, 50-53, 59, 64, 69, 70.

-a-na-ta-ke-? VII,3: § 68.

⁴⁰ Le texte n° 223 de Masson et Mitford 1986: 95-97 pose trop de problème d'interprétation pour être tenu avec une vraisemblance raisonnable pour A: cf. *ibidem*: 11.

- a-na-ma* XI.
a-no-ti VI,1; VII,5: §§ 45, 68.
a-pi-ko-mo-?-u XIX,1.
a-pi-ma VI,2.
a-po-i V,2.
a-ra-to-ke-ne-so-ko-o- VII,1: §§ 18, 25, 28, 59, 70.
a-ra-to-wa-na-ka-so-ko-o-se VIII,1: §§ 4, 5, 18, 21, 22, 24, 25, 28, 29, 38, 41, 43, 46 n. 13, 59, 65, 69, 70.
a-ri-si-to-no-se VIII,1: §§ 18, 21, 22, 29, 38, 41, 43, 44, 46, 59, 61 n. 31, 62, 65, 69, 70.
a-sa-ta-ra-to-no-ko-o- VII,4: §§ 4, 18, 21, 22, 24, 25, 28, 29, 45, 49, 59, 65, 68, 70.
a-sa-ti-ri XVI: § 55 n. 17.
a-sa-to-wa-na-ka-so-ko- VII,2: §§ 4, 21, 22, 25, 28, 34, 59, 68, 70.
a-so-na VI,2; VI,3.
a-to-ro-ke-le-we-se XIV: §§ 4, 11, 21, 40, 41, 43, 65 et n. 34.
a-ya-i-a-?-?-ko-ti VI,3.
e-ki V,2: § 16.
e-ki-ya-no-ti IV,2: §§ 16, 18, 59.
e-ki-wi-ya-ki V,1: § 16.
e-lo-ti-mo-no VII,6: §§ 18, 25, 59, 68 (cf. VII,4 *o-e-lo-ti-mo-ti-*; cf. VII,6 *-?-?-mo-ti-?-no-o?*).
e-[lo?-ti?]-mo-ti VII,3: §§ 22, 29, 45, 49, 59, 65, 68, 70.
e-ne-mi-na VI,4; VI,5: § 16.
e-ro-ko-ro VII,2; XIV: §§ 11, 12, 15, 16, 41, 43, 65, 68.
i-mi-ka-ni V,3; VI,4: §§ 16, 31.
i-mu-ku-la-i-la-sa-na VIII,1: §§ 18, 58, 59, 69.
i-no VII,6: § 68.
ka-i-li-po-ti VIII,2: §§ 64, 69.
ka-wa-li-ya V,4: § 16.
ke-ra-ka-re-tu-lo-ti VII,4: §§ 4, 18, 45, 48, 49, 59, 68, 70.
ke-ra-ke-re-tu-lo-se VIII,2: §§ 4, 18, 40, 41, 46, 59, 69.
ko-?-sa- VII,2.
-ko-ro VII,2; XIV: §§ 12, 16.
ku[- XI.
ku-ko-ra VII,1: § 16.
-?-ku-re-se(-a-na-ta-ke?) VII,3.
la-wa-ni VII,1: §§ 16, 31.
la-wa-ti-ri-so I: § 55 n. 17.
ma-lu-?-?- VII,1.
ma-na V,1; V,2: § 16.
ma-to-ri VIII,1: §§ 13, 14, 15, 41, 44, 64, 69.
mi-ta-ra XXII: § 16.
ni-ta-ra-wa-no VI,1: §§ 16, 18, 59, 68.
mu-no-ti IV,1; IV,3-4: §§ 18, 45.
mu-so-ti VI,5: §§ 18, 45, 47.
na-ki VII,2: § 16.
ni-ka-to-ro VII,1: §§ 4, 36, 40, 59, 62, 68, 70.
o-a-ya-ko VII,6: §§ 25, 28, 68.
o-e-lo-ti-mo-ti- VII,4: §§ 18, 22, 29, 45, 49, 59, 65, 68, 70 (cf. VII,6 *e-lo-ti-mo-no*; cf. VI,6 *-?-?-mo-ti-?-no-o?*).
o-i-te VI,1; VI,2; VI,4; VI,4; VI,4-5.
o-na-i-ti-mo VII,5: §§ 4, 36, 40, 59, 62, 68.
o-na-sa-ko-ra-ni VII,2: §§ 18, 21, 22, 31, 33, 34, 36, 59, 62, 68, 70.
o-na-sa-ko-ra-no-ti VII,2: §§ 18, 33, 45, 59, 68, 70.
o-ta-ko VII,6: §§ 28, 68.
o-?-ko-ti VII,5: § 45.
o-?-?-ta-?-no-ti VII,3: § 45.
pa-ki-mi-ra-nu IV,3: § 16.
pa-ku-ke VI,1: § 16.
pa-na-mo V,3.
pa-po-no VII,2: §§ 26 et n. 13, 68.
pi(?) -le/wo?-o-ti XXI: § 45.
pi-na V,4; VI,2.
-pi-sa-ko VII,3: § 68.
po-te-ro-ti-mu XIX,3: § 45.
pu-e-ne-mi-na V,3: § 16.
pu-la-? VII,6.
pu-nu-to-so II: §§ 4, 54, 59, 70.
pu-ru-wa-no VII,5: §§ 16, 18, 59, 68.
pu-ru-wa-no-ti VII,3: §§ 16, 18, 45, 59, 68, 70.
pu-ru-wo-so X: § 54.
sa-ma-lo-ti XXb: § 45.
se-la-wa-ti-ke VI,5: § 16.
su-mo-so-we-? XIX,2.
su-mi-ra V,2.
su[tu?]-sa V,1: § 16.
ta-i VI,3.
ta-ka-: na-?-?-so-ti VIII,2: § 69.
ta-ko VI,4: § 16.
ta-le-ya VI,1.
ta-na IV,1; IV,3: § 16.
ta-na-si-o-ti XXa: § 45.
ta-ra-wi V,4.
ta-ra-wo VI,5.
ta-sa-ma VII,3.
ta-si V,1: § 16.
ta-so-ti VI,1: § 45.
ta-su VII,5: § 16.
ta-?-pi-?-i-na VII,5.
te-ko-?-so VII,4.
ti-ka-no VII,6.
ti-ma-ku VII,4.
to-u IV,3.
tu VI,1.
tu-ka-i-mi-no-na VI,2; VI,3.
tu-mi-ra VI,4.
-tu-sa-so-ko-so-ti VII,4: §§ 18, 22, 24, 26, 28, 29, 45, 47, 49, 59, 65, 68.
tu-su VI,1.
tu-?-so VII,3.

u-mi-e-sa VIII,1: §§ 18, 57, 58, 59, 69.
wi-ti-le-ra-nu IV,1: § 16.

Termes grecs:

Ἀμαθουσίω VIII,1: § 69.
 Ἀνδροκλέφης XIV: §§ 4, 11, 38, 40, 41.
 Ἀνδροκλής, voir Ἀνδροκλέφης
 Ἀρίστων VIII,1: §§ 21, 41, 69.
 Ἀριστόναξ VIII,2: §§ 5, 68, 69.
 Ἀρτογένης VII,1: §§ 21, 68.
 Ἀρτοφάναξ VIII,2: §§ 4, 5, 69.
 Ἀστοφάναξ VII,2: §§ 21, 69.
 Ἄστράτων voir Στράτων
 βασιλεύς XIV: § 11.
 εὐπατρίδην VIII,2: §§ 24 n. 8, 68, 69.
 ἦ VIII,1: §§ 13, 69.
 θεῶι (τῶι, τᾶι): §§ 13, 50, 51.
 Νίκανδρος VII,1: §§ 4, 40, 68.
 Νικάτωρ: §§ 40, 68.
 Ὀναίτιμο(ς) VII,5: §§ 5, 40.
 Ὀνασαγόρας VII,2: §§ 33, 68.
 Πνῦτος II: §§ 4, 54, 55.
 πόλις VIII,1: §§ 13, 69.
 Πύρρος/Πύρφος X: § 54.
 Στράτων VII,4: §§ 4, 21, 68.

Termes hourrites:

anna/ilu: §§ 13, 15.
enə: §§ 13, 15, 50, 51, 52.
eti:- § 70.
ewrilerwi: §§ 11, 15, 29, 31, 43, 65, 70.
Ḫattohi: § 24, 70.
^{KUR}*Hurwuhe*: §§ 29, 65, 70.
ilmə:- § 70.
¹*Manie*: §§ 22, 49, 70.
^{KUR}*Mizir*: §§ 43, 65.
paššithe: §§ 22, 49, 70.
puram(m)ile: § 68.
šeni:- § 70.
umi(n)i: §§ 57, 69.

Termes ourartéens:

¹*Adadnirari*: § 26.
^{URU}*Ardi*:- § 70.
^{URU}*Argišti*:- § 70.
¹*Aššurnirari*: § 26.
^{KUR}*Babania*: § 12 n. 5.
huri: §§ 11, 12 n. 6, 15.
⁴*Haldi*: §§ 12, 31, 70.

inə: §§ 13, 15.
inu: § 15.
¹*Išpuini*: §§ 12, 22, 24, 26, 70.
kuru(ni): §§ 12, 15.
¹*Menua*: §§ 12, 22, 24, 26, 70.
patarə:- §§ 14, 15.
pura: § 68.
^{1d}*Sardurre*:- § 70.
^{GIŠ}*šuri*: § 12.
taeri: § 12.
^{KUR}*Urmi*:- § 70.

Autres langues:

⁶*Abd-ʿAstart* (phénicien): § 68.
aptara (abkhaze): § 14.
baʿdaka (vieux perse): § 68.
⁶*Bod-ʿAstart* (phénicien): § 68.
DANNU (accadien): § 12.
LUGAL (sumérien): § 12.
MAN (sumérien): § 12.
mana (vieux perse): § 68.
^Š*ARRU* (accadien): § 12.

§ 68 Hypothèses raisonnées sur le sens de l'inscription VII (O. Masson 1983: n° 195)

- (1) *mi-ta-ra-wa-no* ' ? ma-lu-?-?-ni-ka-to-ro ' a-ra-to-ke-ne-so-ko-o-?-na-?-?-? // la-wa-ni // ku-ko-ra // mu-sa-?-?-ke
- (2) ?-ma /?! na-ki /?! e-ro-ko-ro ' ? ko-?-sa-o-na-sa-ko-ra-no-ti /?! ?-ya // XX II?-?-ra // o-na-sa-ko-ra-ni // pa-po-no // a-sa-to-wa-na-ka-so-ko-?
- (3) *ta-sa-ma* ' ?-ku-re-se-a-na-ta-ke // pu-ru-wa-no-ti // tu-?-so // a-li-o-ti // ?-?-ro-so /?! o-?-?-ta-?-no-ti // e-?-?-mo-ti-pi-sa-ko
- (4) *a-sa-ta-ra-to-no-ko-o-?* ' ? ke-ra-ka-re-tu-lo-ti // o-e-lo-ti-mo-ti-tu-sa-so-ko-so-ti // ?-?-?-so-ko // ti-ma-ku // te-ko-?-so
- (5) *o-?-ko-ti* ' a-no-ti // ?-ka-no-ti // o-na-i-ti-mo // a-li-o-ti // ta-?-pi-?-i-na // ta-su // pu-ru-wa-no
- (6) *o-ta-ko* ' ? pu-la-?-?-?-mo-ti-?-no-o // e-lo-ti-mo-no ' ? o-a-ya-ko // i-no // ti-ka-no // a-ma-ti-ke-e

L. 1. *mi-ta-ra-wa-no*: le mot *mitara* apparaît également dans un graffiti incisé sur le fond d'un bol à vernis noir du IV^e siècle (XXII). Il s'agit probablement d'un substantif, car il semble affecté des suffixes du possessif (§ 30) et peut-être d'une forme du déterminatif en *-no(?)*.

ni-ka-to-ro: on a reconnu depuis longtemps une forme, non de G. Νικάτωρ, mais de Νίκα(ν)δρος (O. Masson 1983: 206). L'absence de séparateur entre

cette forme et le mot précédent indique que, dans cette inscription, ils sont aléatoires (cf. §§ 24-28; L. 2 *-o-na-sa-ko-ra-no-ti*, etc.). Le substantif est au cas "zéro" non déterminé, soit sujet d'un verbe non transitif, soit objet d'un verbe transitif (§ 36). Comme l'inscription ne paraît pas receler une construction ergative, la première solution est la plus probable (§§ 62-63).

a-ra-to-ke-ne-so-ko-o-?: une forme de patronymique (§§ 23-29) en *-(o)hō-* du G. Ἀρτογένης (pour Ἀριστογένης, syncope courante à Chypre: O. Masson 1983: 206; O. Masson 1994). Puisque le *nomen regens* est au cas absolu (§ 36), il est peu probable qu'il faille supposer la reprise d'un suffixe après le patronymique (§ 29). Il faut donc suppléer à l'absence de séparation avec le mot suivant.

L. 2. *e-ro-ko-ro*. À traduire vraisemblablement par "le roi puissant", expression de la titulature royale (§§ 11-12). On ne voit pas le nom propre auquel il aurait été apposé (sur le modèle d'[And]roklē[wes-s/še e]rokoro de XIV). Il semble au cas absolu, soit sujet de la phrase intransitive. Si c'est bien une inscription honorifique, comme le suppose O. Masson (1983: 206), on peut admettre que les noms des destinataires de l'inscription sont au directif en *-t/di* (§§ 45-49; cf. Bush 1964: 137: "it occurs [le directif] with the verbs of (...) granting, etc.") et, en conséquence, on peut supposer que c'est le roi qui ainsi les honore.

-o-na-sa-ko-ra-no-ti: voici précisément le premier des noms au directif, du G. Ὀνασαγόρας à décomposer en *Onasagora-n-o-ti* (pour l'identification du nom: O. Masson 1983: 206; pour la désinence casuelle, §§ 45-49): "pour Onasagoras" (tableau § 59).

o-na-sa-ko-ra-ni: le même anthroponyme affecté du suffixe de détermination (§§ 31-33), signalant quelqu'un qui est déjà mentionné auparavant. Ce qui suit est donc une précision touchant au personnage, indiquant qui il est ("fils de ...") et/ou ce qu'il a fait (pour être ainsi honoré?).

pa-po-no: "Paphien", selon Brandenstein (cf. O. Masson 1983: 206; mais voir § 26 et n. 13).

a-sa-to-wa-na-ka-so-ko-?: on reconnaît sans peine la forme G. Ἀστοφάναξ (syncope pour G. Ἀριστοφάναξ: O. Masson 1983: 206), affectée du suffixe patronymique (§§ 24-28). Le dernier syllabogramme manquant peut être, soit l'allongement du |o| qui note la *scriptio plena* (§ 25), soit, en vertu de la règle de répétition du suffixe déterminatif, *-ni* du *nomen regens* (§§ 31-34).

L. 3. *-a-na-ta-ke*: peut-être une forme verbale, par analogie avec *amatikee* (voir *infra* l. 6).

pu-ru-wa-no-ti (cf. l. 5 *puruwano*): on reconnaît *-wa-* (peut-être le suffixe possessif: § 30), *-n(i)-* (déter-

minatif avec élision du *i*: §§ 31-34), *-o-* (voyelle connective devant le suffixe casuel: §§ 25, 39, 46), et *-t/di* (suffixe du directif: §§ 45-49). Dans l'hypothèse d'une langue EC, on peut rapprocher le thème *puru-* de HU. *pura-*, "serviteur, esclave" (cf. Bush 1964: 105 et n. 13; Diakonoff 1971: 77: H. *pura-me*; U. *pura-*; Laroche 1976-1977: 205; Wilhelm 1992: 134; Diakonoff et Starostin 1986: 16-17: HU. **pōra*, H. *pōra-mini*; pour la forme avec suffixe, Haas 1988b: 123). On aurait donc la traduction "pour (*-t/di*) ce (*-n-*) mien (*-wa-*) serviteur (*puru-*)". L'expression pourrait rappeler une formule utilisée par le roi de Perse dans ses inscriptions monumentales: "X, fils de Y, *mana ba"daka*", soit X, fils de Y, mon serviteur" (cf., par exemple, *Darius Behistoun*, III, 13). Il est frappant que le terme A apparaisse dans une inscription où le roi lui-même semble prendre la parole pour honorer certains de ses aristocrates (*kerakretul-*, voir L. 4 et § 69), comme le fait Darius pour raconter les services rendus par ses généraux et ses satrapes. Une autre solution serait d'y voir un nom propre G (cf. Masson 1957: 73 et n. 1).

a-li-o-ti: peut-être une forme de *a(i)lo* (IV,2; VIII,2) avec suffixe du directif *-t/di*, si l'on admet la parenté avec U. *alā*, "lequel" (Melikišvili 1971: 34, 49; Diakonoff 1971: 110, 149, 155), pronom qui joue un rôle important en U. (Diakonoff 1971: 110), comme le fait Deroy (1956: 101-102).

e-?-?-mo-ti: par comparaison avec L. 6, on peut supposer une restitution *E[loti]moti*, nom propre avec suffixe du directif: peut-être du G. Ἐλ(λ)ότιμος avec un élément rare en Ἐλ(λ)ο- (cf. O. Masson 1983: 196-197, n° 182).

-pi-sa-ko: faut-il supposer un patronymique en *Pisaho* (cf. VII,6: *Oayaho*; voir § 28)? Auquel cas, le nom du personnage serait accompagné à la fois par le nom de son père et celui de son grand-père, ce qui, dans nos textes, constituerait une exception.

L. 4. *a-sa-ta-ra-to-no-ko-o-?*: Meriggi, cité par O. Masson 1957: 72, propose une restitution *a-sa-ta-ra-to-no-ko-o-[ti]*, avec reprise du suffixe, ce qui est très probable. D'autre part, l'hypothèse de Sittig (cité par O. Masson 1983: 206), qui y voit une transcription du G. Στράτων, est également vraisemblable: il faudrait alors lire *Astraton-ohō[-t/di]*. Mais, dans ce cas, il s'agirait d'un terme hybride, calqué à la fois sur le G et sur le phénicien. En effet, le G. Στράτων vient du phénicien 'Abd 'Aštart ou Bod 'Aštart. La finale en *-ôn* semble bien grecque ... mais l'aleph initial paraît phénicien, sauf à supposer une adjonction secondaire sur le G. d'un alpha prosthétique. Enfin, comme il a été noté à plusieurs reprises, le suffixe patronymique de rang

I est sans doute accolé au nominatif G (cf. § 21). Remarquons encore une fois l'absence de séparateur avant le mot.

ke-ra-ka-re-tu-lo-ti: le sens ne fait guère de doute si l'on considère le parallèle *ke-ra-ke-re-tu-lo-se* de VIII,2 et son vraisemblable équivalent, le G. εὐπατρίδην. Ici le terme est au directif; dans le syntagme *e[-lo?-ti?]-mo-ti- a-sa-ta-ra-to-no-ko-o- [ti?] ke-ra-ka-re-tu-lo-ti*, il joue le rôle d'apposition.

o-e-lo-ti-mo-ti: anthroponyme au directif. Il s'agit vraisemblablement d'une forme de *Elotimo* (du G. Ἐλ(λ)ότιμος?; cf. L. 3? et 6).

-tu-sa-so-ko-so-ti: césure vraisemblable avec le précédent. NP(?) affecté du suffixe patronymique *-(o)hō* (§§ 24-29) et de la désinence du directif (§ 47), en vertu de la règle de reprise du suffixe (§ 49). Il est possible qu'il s'agisse d'un directif pluriel en *-s(o)-ti* (cf. § 47), auquel cas il ne s'agirait pas d'un patronymique habituel, mais peut-être d'un nom de famille: "Elotimos, de la famille (des) Tusas(?)" (cf. § 26: comme en U: Melikišvili 1971: 31).

L. 5. *a-no-ti*: peut-être le directif du démonstratif *ana* (§ 13) dans une longue énumération de termes en *-t/di*; ou à rapprocher du H. *ant/di*, "celui-ci" (Speiser 1941: 211; Bush 1964: 104; Laroche 1976-1977: 50).

o-na-i-ti-mo: = G. Ὀναϊτίμος pour Ὀνασίτιμος (O. Masson 1983: 206), au cas absolu non déterminé (§ 36).

a-li-o-ti: cf. L. 3.

pu-ru-wa-no: cf. L. 3 sans le suffixe du directif. Ici cas absolu déterminé(?), sujet d'un verbe intransitif (§ 36): "mon serviteur"(?).

L. 6 *o-ta-ko*: peut-être NP avec suffixe patronymique *Ota-ho*, mais c'est douteux (cf. § 28).

e-lo-ti-mo-no: cf. *supra*. NP au cas absolu déterminé(?).

o-a-ya-ko: sans doute patronymique *Oaya-ho*, "fils d'Oaya" (§ 28).

i-no: peut-être une conjonction: cf. H. *inu*, "lorsque" (Speiser 1941: 24, 87-88, 91; Bush 1964: 239).

a-ma-ti-ke-e: vu sa place à la fin de la phrase, ce mot pourrait être une forme verbale (Diakonoff 1971: 122; cf. § 64; et § 69 pour *kailipoti*)

L'ensemble du texte semble construit sur un schéma binaire: sujet d'un verbe intransitif au cas absolu (*erokoro* ...) et verbe intransitif (honorer?, dédier une inscription?). Les destinataires de l'inscription ou des marques d'honneur dont il est fait mention sont au directif (pour le sens du cas: § 48). Semblent ajoutés une série d'attendus expliquant les raisons de la dédicace, dans des propositions subordonnées (introduites par des conjonctions: *alioṭi?*, *inu?*) et dans lesquelles les sujets sont également au cas absolu

indéterminé, comme Nikandros, fils d'Artogénès, Onaïtimos, peut-être Elotimos(?) fils d'Oaya, ou déterminé, comme Onasagoras, fils d'Astowanax.

Voici le texte débarrassé dans la mesure du possible des imprécisions du SC, avec, en gras, les mots susceptibles d'être grammaticalement interprétés sinon traduits:

- 1) *Mitarawano malu[---] Nika<n>dro Artogenesohō- [-] na[---] lawani kukora musa[---]ke*
- 2) *-]ma naki erokoro ko[-]sa- Onasagoranoti [-]ya XX II [---]ra Onasagorani paponō Astowanakso- ho[o?/ni?]*
- 3) *tasama [-]kurese anatake puruwanoti tu[-]so alioṭi [---]roso o[---]ta[-]noti É[loti?]moti Pisaḥ?o*
- 4) *Astratonohō[ti?] kerakretuloti Elotimoti Tusaso- hosoti [---]soko timaku teko[-]so*
- 5) *o[-]koti anoti [-]kanoti Onaïtimo alioṭi ta[-]pi[-]ina tasu puruwano*
- 6) *Otaḥ?o pula[---]moti[-]nō Elotimono Oayaḥo ino tikano amatikē*

- 1) Mon *mitara* (...) Nikandros, fils d'Artogénès, (...)
- 2) (...) le roi (a manifesté des marques d'honneur à/érigé cette inscription pour? ...) pour/à Onasagoras (...) 22 (...); (car?) cet Onasagoras, de Paphos(?), fils d'Astowanax
- 3) (a accompli quelque chose ou donné quelque chose⁴¹) pour/à mon serviteur(?), (...) pour lequel? (...) (...) pour Élotimo(s?), (fils de Pisa?),
- 4) fils de (A)Straton, (et?) pour le noble Elotimo(s?), fils de (la famille des?) Tusas (...)
- 5) (...) pour/à lui. (...) Onaïtimos, pour lui (...), mon serviteur(?)
- 6) fils d'Ota(?) (a accompli quelque chose ou a donné quelque chose⁴² ...) cet(?) Élotimo(s?), fils d'Oaya, lorsque (...)

§ 69 Hypothèses raisonnées sur le sens de l'inscription VIII (O. Masson 1983: n° 196). Base de marbre noir, perdue, qui devait accompagner l'offrande d'une statue (Bork 1930: 13).

A. (1) *a-na · ma-to-ri · u-mi-e-sa-: i-mu-ku-la-i-la-sa- na · a-ri-si-to-no-se · a-ra-to-wa-na-ka-so- ko-o-se*

(2) *ke-ra-ke-re-tu-lo-se · ? ta-ka-: na-?-?-so-ti · a-lo · ka-i-li-po-ti*

G. (1) Ἡ πόλις ἢ Ἀμαθουσίων Ἀρίστω:να
(2) Ἀριστώνακτος εὐπατρίδην

⁴¹) Sans que la chose soit exprimée, auquel on aurait eu un ergatif avec cas absolu de l'objet (§ 63).

⁴²) Même remarque.

L. 1. *a-na*: cf. démonstratif H. *an(n)a/ə* (§ 13): "celui (celle)-là".

ma-to-ri: cf. U. *patarə*, "la ville" (§ 14). Le substantif est au cas absolu, dans une construction ergative; c'est donc le complément d'objet de la phrase (voir *infra* et §§ 41, 64).

u-mi-e-sa- cf. H. *umini/umii*, "le pays" (Laroche 1976-1977: 281-282; cf. Scafa 1996: 163, n. 11). Pour la forme, le thème du mot est proche de plusieurs attestations H: par exemple, *u-u-mi-i-* (Wilhelm 1992: 125). Le suffixe *-sa-* correspond peut-être à un locatif (-illatif) (§ 57). La formulation A serait en outre conforme à l'usage H de répéter *umi(n)i* après un nom de lieu (ex. Friedrich 1932: 11: ^{K[UR]}*Miziriewe* ^{KUR}*uminiewe*, "du pays d'Égypte"; et p. 17, plusieurs occurrences; cf. Speiser 1941: 62).

i-mu-ku-la-i-la-sa-na: sans aucun doute apposé au précédent, avec la même désinence (casuelle?) + une particule enclitique(?) (§ 58). Il faudrait alors comprendre les quatre premiers mots du texte de la manière suivante: "cette ville, dans le pays d'I. ..." ⁴³.

a-ri-si-to-no-se. Du G. Ἄριστων (forme non syncopée), affecté du suffixe de l'ergatif et voyelle de liaison: *Aristôn-o-s/še*. C'est le sujet d'une phrase transitive dont *ana matori* est l'objet et *kailipoti*(?) le verbe transitif.

a-ra-to-wa-na-ka-so-ko-o-se. Du G. Ἄρτοφάναξ (pour Ἄριστῶναξ; cf. texte G. Ἄριστῶνακτος); le vocable est affecté du suffixe patronymique (rang I) accolé au nominatif G (§ 21); il détermine le terme précédent et, comme lui, en vertu de la règle de reprise du suffixe du *nomen regens* (§§ 29 et 65), reçoit la désinence de l'ergatif: *Artowanaks-ohō-s/še*.

L. 2. *ke-ra-ke-re-tu-lo-se*: sans doute à décomposer *kerakretul-o-s/še*, soit un substantif à l'ergatif, apposition des deux termes qui précèdent (Déjà Bork 1930: 21). Le parallèle de l'A. *Aristōnos/še Artowanaksohōs/še kerakretulos/še* et du G. Ἄριστων Ἄριστῶνακτος εὐπατρίδην indique, pour cette forme, le sens du mot: "noble" (cf. VII,4; § 68).

ta-ka-: na-?-?-so-ti: vocable avec terminaison de directif (pluriel?) *-s-o-t/di*: pluriel (§ 47) + voyelle connective (§ 46) + directif. Il s'agit peut-être du destinataire de l'action, avec un "datif" d'avantage (§ 48; cf. § 68).

a-lo: Comme l'avait déjà remarqué Deroy (1956: 101-102), le vocable pourrait être rapproché de l'U. *ali/ə*, "lequel" (Melikišvili 1971: 49), pronom relatif qui semble jouer un rôle important dans la phrase U (Diakonoff 1971: 110, 149). Cf. § 68 L. 3.

ka-i-li-po-ti: sans doute le verbe de la phrase. En effet, il se trouve à la fin de l'inscription (Diakonoff 1971: 122; cf. § 64), et, de surcroît, il présente les caractéristiques d'un verbe H conjugué, c'est-à-dire transitif (Speiser 1941: 83 et 121), que réclame la construction ergative (*ibidem*). L'étymologie du mot proposée chez Deroy (1956: 102), par comparaison avec l'étrusque, est irrecevable⁴⁴; mais le sens de la phrase est probable: le texte A explique la raison pour laquelle le personnage est honoré de l'inscription: il dut rendre service à la ville, la guérir(?), la rendre prospère(?) (ou toute signification similaire).

L'ensemble du texte A présente donc une construction différente de celle du texte G, comme l'avaient remarqué Bork (1930: 12-13) et O. Masson (1983: 207). Le groupe à l'ergatif, sujet de la phrase A (O. Masson 1983: 207: "un nominatif à désinence *-se*"), est à l'accusatif dans le texte G (Ἄριστων:να Ἄριστῶνακτος εὐπατρίδην). Et l'objet de l'A (*ana matori*) est au nominatif G (Ἡ πόλις). D'ailleurs le texte G est plus court et ne peut constituer qu'un résumé de l'A (cf. Bork 1930: 12-13). Il faut aussi noter que l'ordre des mots A correspond exactement à l'ordre des mots de la phrase ergative H: Objet (cas absolu) + Sujet (ergatif) + Verbe transitif conjugué (Diakonoff 1971: 151-152; voir § 58).

Voici le texte A débarrassé autant que possible des imprécisions du SC:

- (1) *ana · matori · umiesa-: imukulailasan(a?) · Aristonos/še · Artowanaksohōs/še*
- (2) *kerakretulos/še ·? takana[--]soti · alo · kailip/bot/di*

Proposition d'interprétation:

"Cette ville, dans le pays d'*Imukulaila*(?), le noble Ariston, fils d'Artoanax, qui, au profit des(?) ..., l'a guérie(?) *vel* rendue prospère(?) *vel* comblée de ses bienfaits(?)"⁴⁵.

⁴⁴) L'hypothèse étrusque, comme d'ailleurs lycienne, est irrecevable puisqu'il s'agit d'une langue flexionnelle (G. et L. Bonfante 1989: 198, pour l'étrusque; cf. Petit 1997, pour le lycien), ce qui n'est, semble-t-il pas le cas de l'A (§ 19).

⁴⁵) Voir le parallèle établi par Scafa (1996: 163 et n. 10) avec une inscription d'époque hellénistique (εὐνοίας ἔνεκεν). La proposition de traduction de Bork (1930: 22-23) est aberrante. Parce qu'il persiste à voir dans la désinence *-se*, non un ergatif, sujet d'un verbe transitif, mais un nominatif, il fait donc d'*Ariston(o)se* le sujet d'un verbe passif(?).

⁴³) Il ne faut pas tenir compte des hypothèses sans valeur de Bork (1930: 15) sur les deux termes d'ailleurs mal lus. Voir dernièrement Scafa 1996.

§ 70 Tableaux comparatifs de la morphologie des substantifs amathousiens, ourartéens et hourrites:

Formation adjectivale (patronymique):

	THEME	I	II	III	IV
A	<i>Artogenes-</i>	<i>o-ḫō</i>			
U	¹ <i>Išpuini-</i>	<i>ḫe</i> ⁴⁶			
H	<i>Ḫurr-</i>	<i>o-ḫe</i> ⁴⁷			

Cas absolu déterminé:

	THEME	I	II	III	IV
A	<i>Onasakora-</i>			<i>ni</i>	
U	⁴ <i>Ḫaldi</i>			<i>ni</i> ⁴⁸	
H	<i>ewer-</i>			<i>ni</i> ⁴⁹	

Ergatif:

	THEME	I	II	III	IV
A	<i>Ariston-o-</i>				<i>s/še</i>
U	¹ <i>Argišti-</i>				<i>še</i>
H	<i>ewri-</i>				<i>š</i>

Génitif:

	THEME	I	II	III	IV
A	<i>Punutos</i>				<i>o</i>
U	^{KUR} <i>Urmi-</i>				<i>ú-e</i> ⁵⁰
H	<i>eti-</i>				<i>wu-e</i> ⁵¹

Nom indéterminé + patronymique:

	THEME	I-IV	THEME	I	II	III	IV
A	<i>Nika<n>dro(s)</i>		<i>Artogenes-</i>	<i>o-ḫō</i>			
U	¹ <i>Meinua</i>		¹ <i>Išpuini-</i>	<i>ḫe</i> ⁵⁹			

Nom déterminé + patronymique:

	THEME	I-IV	THEME	I	II	III	IV
A	<i>Onasakora-</i>	<i>ni</i>	<i>Astowanaks-</i>	<i>o-ḫo-</i>			
U	¹ <i>Menua-</i>	<i>ni</i>	¹ <i>Išpuini-</i>	<i>e-ḫe-</i>			

Directif indéterminé:

	THEME	I	II	III	IV
A	<i>kerakeretul-</i>				<i>o-t/di</i>
U	⁴ <i>Ḫaldi-</i>				<i>e-di</i> ⁵²
H	<i>paššit-</i>	<i>hi-</i>	<i>w-</i>		<i>u-d/ta</i> ⁵³

Directif déterminé:

	THEME	I	II	III	IV
A	<i>Onasakora-</i>			<i>n-</i>	<i>o-t/di</i>
U	^{URU} <i>Ardi-</i>			<i>ne-</i>	<i>de</i> ⁵⁴
H	<i>Ḫatt-</i>	<i>oḫi-</i>		<i>ni-</i>	<i>ta</i> ⁵⁵

Essif-destinatif:

	THEME	I	II	III	IV
A	<i>an-</i>				<i>a</i>
H	<i>ilm-</i>	<i>[iy-]</i>			<i>a</i> ⁵⁶

Directif (A déterminé?) avec possessif:

	THEME	I	II	III	IV
A	<i>puru-</i>		<i>wa-</i>	<i>n-</i>	<i>o-t/di</i>
U	^{URU} <i>Ardi-</i>			<i>ni-</i>	<i>dī</i> ⁵⁷
H	<i>šeni-</i>		<i>ww-</i>		<i>u-ta</i> ⁵⁸

⁴⁶) Melikišvili 1971: 34.

⁴⁷) Bush 1964: 163.

⁴⁸) Melikišvili 1971: 35.

⁴⁹) Speiser 1941: 14; Bush 1964: 129, etc.

⁵⁰) Diakonoff 1971: 95 n. a (forme archaïque).

⁵¹) Speiser 1941: 109.

⁵²) Melikišvili 1971: 41.

⁵³) Speiser 1941: 110.

⁵⁴) Diakonoff 1971: 91.

⁵⁵) Laroche 1976-1977: 98.

⁵⁶) Haas et Wilhelm 1974: 134.

⁵⁷) Melikišvili 1971: 41.

⁵⁸) Speiser 1941: 110-111; Dietrich et Mayer 1993: 150.

⁵⁹) Melikišvili 1971: 34.

Nom à l'ergatif + patronymique à l'ergatif (répétition du suffixe):

	THEME	I-IV	THEME	I	II	III	IV
A	<i>Ariston-o-</i>	<i>s/še</i>	<i>Artowanaks-</i>	<i>ohō-</i>			<i>s/še</i>
U	¹ <i>Ispuini-</i>	<i>še</i>	^{1a} <i>Sardurre-</i>	<i>hi-</i>		<i>ni-</i>	<i>še</i> ⁶⁰

Nom au directif + patronymique au directif (répétition du suffixe):

	THEME	I-IV	THEME	I	II	III	IV
A	<i>Elotim-</i>	<i>o-ti</i>	<i>Tusas-</i>	<i>o-ho-</i>		<i>s-</i>	<i>o-t/di</i>
A	<i>E[loti?]m-</i>	<i>o-ti</i>	<i>Astraton-</i>	<i>o-hō-</i>			<i>[t/di?]</i>
U			¹ <i>Diau-</i>	<i>hi-</i>		<i>ni-</i>	<i>di</i> ⁶¹
H	¹ <i>Manie-</i>	<i>-ta</i>	<i>paššit-</i>	<i>hi-</i>	<i>wu-</i>		<i>ta</i> ⁶²

Bibliographie

- Aupert 1990: P. Aupert, "Progrès de l'archéologie et de l'histoire de l'éteocyprïote à Amathonte depuis Ohnefalsch-Richter", *Folia Orientalia* 27 (1990), pp. 81-92.
- Aupert et Hellmann 1984: P. Aupert et M.-C. Hellmann, *Amathonte I. Testimonia I. Auteurs anciens. Monnayage. Voyageurs. Fouilles. Origines. Géographie* (Recherche sur les Civilisations, "Mémoire", n° 33), Paris 1984.
- Benedict 1960: W. C. Benedict, "Urartians and Hurrians", *JAOS* 80 (1960), pp. 100-104.
- G. et L. Bonfante 1989: G. et L. Bonfante, " 'Deciphering' Etruscan", dans Y. Duhoux, Th. Palaima et J. Bennet (eds.), *Problems in Decipherment* (BCILL 49), Louvain-la-Neuve, 1989, pp. 189-208.
- Bork 1930: F. Bork, *Die Sprache von Alasija* (MAOG V, 1), Leipzig, 1930.
- Bush 1964: F. W. Bush, *A Grammar of the Hurrian Language*, Ann Arbor, 1964.
- Bush 1973: F. W. Bush "The relationship between the Hurrian suffixes *-ne/-na* and *-ni/e/ -na*", *AOAT* 22 (1973), *Essays presented to Cyrus H. Gordon*, pp. 40-52.
- Cassin et Glassner 1977: E. Cassin et J.-J. Glassner, *Anthroponymie et Anthropologie de Nuzi*, Vol. 1. *Les Anthroponymes*, Malibu, 1977.
- Daniel 1941: J. F. Daniel, "Prolegomena to the Cypro-Minoan Script", *AJA* 45 (1941), pp. 249-282.
- Deroy 1956: L. Deroy, "Sur la langue d'une inscription étéocyprïote", *Minos* 4 (1956), pp. 90-103.
- Diakonoff 1971: I. M. Diakonoff, *Hurrisch und Urartäisch* (trad. du russe), *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft. Beihefte* 6, Munich, 1971.
- Diakonoff 1981: I. M. Diakonoff, "Evidence on the Ethnic Division of the Hurrians", dans *SCCNH* 1, Winona Lake, 1981, pp. 77-89.
- Diakonoff et Starostin 1986: I. M. Diakonoff et S. A. Starostin, *Hurro-Urartian as an Eastern Caucasian Language*, *Münchener Beiträge zur Sprachwissenschaft. Beiheft* 12, Munich, 1986.
- Dietrich et Mayer 1991: M. Dietrich et W. Mayer, "Beiträge zum Hurritischen (I). Einzelfragen zur Grammatik und Lexikon des Mittani-Briefs", *UF* 23 (1991), pp. 107-126.
- Dietrich et Mayer 1993: M. Dietrich et W. Mayer, "Die Deklination des Hurritischen im Mittani-Brief. Beiträge zur Hurritischen (III)", *UF* 25 (1993), pp. 143-156.
- Dietrich et Mayer 1994: M. Dietrich et W. Mayer, "Hurritische Weihrauch-Beschwörungen", *UF* 26 (1994), pp. 73-112.
- Duhoux 1989: Y. Duhoux, "Le linéaire A: problèmes de déchiffrement", dans Y. Duhoux, Th. Palaima et J. Bennet (eds.), *Problems in Decipherment* (BCILL 49), Louvain-la-Neuve, 1989, pp. 59-119.
- Edzard et Kammenhuber 1972-1975: D. O. Edzard et A. Kammenhuber, "Hurriter, Hurritisch", *RLA* IV (1972-1975), pp. 507-514.
- Egetmeyer 1992: M. Egetmeyer, *Wörterbuch zu den Inschriften im kyprischen Syllabar (Kadmos, Suppl. III)*, Berlin-New York, 1992.
- Farber 1971: W. Farber, "Zu einigen Enklitika im Hurrischen (Pronomen, Kopula, syntaktische Partikeln)", *OrNS* 40 (1971), pp. 29-66.
- Friedrich 1932: J. Friedrich, *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*, Berlin, 1932.
- Friedrich 1935: J. Friedrich, "Zum Subaräischen und Urartäischen. I. Das Zugehörigkeitssuffix *-hi* im Subaräischen und Urartäischen", *AnOr* 12 (1935), pp. 122-128.
- Friedrich 1969a: J. Friedrich, "Churritisch", dans *Handbuch der Orientalistik* II2, Leyde-Cologne, 1969, pp. 1-30.
- Friedrich 1969b: J. Friedrich, "Urartäisch", dans *Handbuch der Orientalistik* II2, Leyde-Cologne, 1969, pp. 31-53.
- Gelb et al. 1943: I. J. Gelb, P. M. Purves et A. A. McRae, *Nuzi Personal Names* (OIP 57), Chicago, 1943.
- Haas 1984: V. Haas, *Die Serien itkahi und itkalzi des AZU-Priesters, Rituale für Tashmisharri und Tatuhepa sowie weitere Texte mit Bezug auf Tashmisharri* (Corpus der hurritischen Sprachdenkmäler. I. Abteilung. Die Texte aus Boğazköy), Rome, 1984.
- Haas 1988a: V. Haas, "Einführung in das Thema", dans V. Haas (ed.), *Hurriter und Hurritisch (= Xenia* 21. *Konstanzer Altorientalische Symposien*. Band II), Constance, 1988, pp. 11-26.
- Haas et Thiel 1979: V. Haas et H. J. Thiel, "Ein Beitrag zum hurritischen Wörterbuch", *UF* 11 (1979) = *Festschrift Cl. A. Schaeffer*, pp. 337-352.
- Haas et Wilhelm 1969: V. Haas et G. Wilhelm, "Zum hurritischen Ergativ", *OrNS* 38 (1969), pp. 553-556.

⁶⁰) Melikišvili 1971: 36.

⁶¹) Melikišvili 1971: 43.

⁶²) Speiser 1941: 110-111.

- Haas et Wilhelm 1972: V. Haas et G. Wilhelm, "Zum hurritischen Lexikon I", *OrNS* 41 (1972), pp. 5-10.
- Haas et Wilhelm 1974: V. Haas et G. Wilhelm, *Hurrische und luwische Riten aus Kizzuwatna* (= AOATS 3), Neukirchen, 1974.
- Hellmann et Hermary 1980: M.-C. Hellmann et A. Hermary, "Inscriptions d'Amathonte, III", *BCH* 104 (1980), pp. 259-272.
- Hermary 1989: A. Hermary, *Musée du Louvre. Catalogue des antiquités de Chypre. Sculptures*, Paris, 1989.
- Hermary et Masson 1982: A. Hermary et O. Masson, "Inscriptions d'Amathonte, IV", *BCH* 106 (1982), pp. 235-242.
- Hermary et Masson 1990: A. Hermary et O. Masson, "Deux vases inscrits du sanctuaire d'Aphrodite à Amathonte (1865-1987)", *BCH* 114 (1990), pp. 187-214.
- Hiller 1985: St. Hiller, "Die kyprominoischen Schriftsysteme", dans *AfO Beiheft* 20, 1985, pp. 61-93.
- Hoenigswald 1968: H. M. Hoenigswald, "The Syllabaries and Etruscan Writing", *Atti del I congresso intern. di micenologia*, 1967, Rome, 1968, pp. 410-425.
- Iacovou 1994: M. Iacovou, "The Topography of 11th Century B. C. Cyprus", dans V. Karageorghis (ed.), *Proceedings of the Intern. Symposium Cyprus in the 11th Century B. C., Nicosia, 30-31 October 1993*, Nicosie, 1994, pp. 149-165.
- Kachikjan 1984: M. L. Kachikjan, "Towards the Categories of Aspect and Version in Hurro-Urartian", *ZA* 74 (1984), pp. 92-118.
- Kammenhuber 1968: A. Kammenhuber, "Morphologie hurrischer Nomina", *Münchener Beiträge zur Sprachwissenschaft*, 23 (1968), pp. 49-79.
- Kammenhuber 1969: A. Kammenhuber, *Hethitisch, Palaisch, Luwisch, Hieroglyphenluwisch und Hattisch (Münchener Studien zur Sprachwissenschaft. Beiheft 4)*, Munich, 1969, pp. 96-121.
- Karageorghis 1960: V. Karageorghis, "Chronique des fouilles à Chypre en 1959", *BCH* 84 (1960), pp. 242-299.
- Karageorghis 1962: V. Karageorghis, "Chronique des fouilles à Chypre en 1961", *BCH* 86 (1962), pp. 327-414.
- J. et V. Karageorghis 1962: J. et V. Karageorghis, "Syllabic Inscriptions from Cyprus 1959-1961", *Kadmos* 1 (1962), pp. 143-150.
- Knapp 1983: A. B. Knapp, "An Alashiyan Merchant at Ugarit", *Tel Aviv* 10 (1983), pp. 38-45.
- Knapp et Merchant 1982: A. B. Knapp et A. Merchant, "Cyprus, Cypro-Minoan and Hurrians", *RDAC*, 1982, pp. 15-30.
- König 1953: F. W. König "Die Götterwelt Armeniens zur Zeit der Chalder-Dynastie (9.-7. Jahrhundert v. Chr.)", *Archiv für Völkerkunde* 8 (1953), pp. 142-171.
- König 1955: F. W. König, *Handbuch der chaldischen Inschriften* (= *AfO Beiheft* 8), Graz, 1955.
- Kretschmer 1942: P. Kretschmer, "Die tyrrhenischen Inschriften der Stele von Lemnos", *Glotta* 29 (1942), pp. 89-98.
- Laroche 1960: E. Laroche, "Études hourrites", *RA* 54 (1960), pp. 187-202.
- Laroche 1968: E. Laroche, "B. Le 'Panthéon' hourrite de Ras Shamra", *Ugaritica* 5 (1968), pp. 519-527.
- Laroche 1976-1977: E. Laroche, *Glossaire de la langue hourrite* (= *RHA* 24 et 25), Paris, 1976-1977.
- Luckenbill 1927: D. D. Luckenbill, *Ancient Records of Assyria and Babylonia*, Vol. II, New York, 1927.
- É. Masson 1971: É. Masson, *Étude de vingt-six boules d'argile inscrites trouvées à Enkomi et Hala Sultan Tekke (Chypre)* (S. I. M. A. XXXI: 1), Göteborg, 1971.
- É. Masson 1971: É. Masson, *Cyprominoica* (S. I. M. A. XXXI: 2), Göteborg, 1974.
- É. Masson 1978: É. Masson, "Les écritures chypro-minoennes: état présent des recherches", *Annali della scuola normale superiore di Pisa*, 8.3 (1978), pp. 805-816.
- É. Masson 1979: É. Masson, "Le chypro-minoen I: comparaisons possibles avec les syllabaires du I^{er} millénaire et l'éteo-chypriote", *Colloquium Mycenaeanum. Actes du sixième colloque int. sur les textes mycéniens et égéens. Chaumont-sur-Neuchatel. 7-13 septembre 1975*, Genève, 1979, pp. 397-409.
- É. Masson 1987: É. Masson, "Les écritures chypro-minoennes: état présent des connaissances et des ignorances", *Tractata Mycenaea. Proceedings of the eighth intern. colloquium on Mycenaean Studies, Ohrid, 15-20 September 1985*, Skopje, 1987, pp. 189-202.
- O. Masson 1953: O. Masson, "Les inscriptions éteo-chypriotes I. - Les pierres d'Amathonte et leur situation actuelle", *Syria* 30 (1953), pp. 83-88.
- O. Masson 1957: O. Masson, "Les inscriptions éteo-chypriotes II. IV", *Syria* 35 (1957), pp. 63-80.
- O. Masson: O. Masson, "Kypriaka", *BCH* 90 (1966), pp. 1-31.
- O. Masson 1983: O. Masson, *Les inscriptions chypristes syllabiques*, Paris, 1983².
- O. Masson 1987: O. Masson, "Appendice: l'inscription de la coupe en bronze", *RDAC*, 1987, p. 96.
- O. Masson 1988: O. Masson, "Une inscription éteo-chypriote probablement originaire d'Amathonte", *Kadmos* 27 (1988), pp. 126-130.
- O. Masson 1989: O. Masson, "Inscriptions syllabiques de Golgoi", *Kadmos* 28 (1989), pp. 156-167.
- O. Masson 1994: O. Masson, "Une inscription chypriste syllabique de Dora (Tel Dor) et les avatars des noms grecs en Aristo-", *Kadmos* 33 (1994), pp. 87-92.
- O. Masson et Mitford 1986: O. Masson et T. B. Mitford, *Les inscriptions syllabiques de Kouklia-Paphos* (= *A. A. P.* 4), Constance, 1986.
- Melikišvili 1971: G. A. Melikišvili *Die urartäische Sprache* (trad. du russe), Rome, 1971.
- Meriggi 1956: P. Meriggi, "I primi testi ciprominoici e l'eteociprio", *Athenaeum* 34 (1956), pp. 3-38.
- Meriggi 1957: P. Meriggi, "Compte rendu de *Ugaritica* III", dans *RHA* 61 (1957), pp. 140-156.
- Meriggi 1957: P. Meriggi, "Kleine Beiträge zum Minoischen", *Kadmos* 13 (1974), pp. 85-94.
- Mitford 1953: T. B. Mitford, "The Status of Cypriot Epigraphy", *Actes du deuxième congrès intern. d'épigraphie grecque et latine, Paris, 1952*, Paris, 1953, pp. 166-175.
- Neu 1988a: E. Neu, "Zum hurritischen 'Essiv' in der Hurritisch-hethitischen Bilingue aus Hattusha", dans *Hethetica* IX, Louvain-la-Neuve, 1988, pp. 157-170.
- Neu 1988b: E. Neu, "Zur Grammatik des Hurritischen auf der Grundlage der hurritisch-hethitischen Bilingue aus der Boğazköy-Grabungskampagne 1983", dans V. Haas (ed.), *Hurriter und Hurritisch* (= *Xenia* 21. Konstanzer

- Altorientalische Symposien*. Band II), Constance, 1988, pp. 95-115.
- Neu 1989: E. Neu, "Neue Wege im Hurritischen", dans E. Schuler (ed.), XXIII. *deutscher Orientalistentag vom 16. bis 20. September 1985 in Würzburg* (ZDMG, Suppl. VII), Stuttgart, 1989, pp. 293-303.
- Neu 1992: E. Neu, "Hurritisch *edi* und *ištani* in der hurritisch-hethitischen Bilingue aus Hattuša", dans *Hethetica* XI, Louvain-la-Neuve, 1992, pp. 129-136.
- Palaima 1989: Th. P. Palaima, "Cypro-Minoan Scripts: Problems of Historical Context", dans Y. Duhoux, Th. Palaima et J. Bennet (eds.), *Problems in Decipherment* (BCILL 49), Louvain-la-Neuve, 1989, pp. 121-187.
- Petit 1991: Th. Petit, "Syllabaire et alphabet au 'palais' d'Amathonte de Chypre vers 300 avant notre ère", dans Cl. Baurain, C. Bonnet et V. Krings (eds.), *PHOINIKEIA GRAMMATA. Lire et écrire en Méditerranée. Actes du colloque de Liège, 15-18 novembre 1989*, Liège-Namur, 1991, pp. 481-490.
- Petit 1991-1992: Th. Petit, "L'origine des cités-royaume cyprïotes à l'Âge du Fer. Le cas d'Amathonte", *Université de Saint-Étienne. Études d'histoire*, 1991-1992, pp. 5-17.
- Petit 1997: Th. Petit, "Amathous (*Autochthones eisin*). De l'identité amathousienne à l'époque des royaumes (VIII^e-IV^e siècles)", *Sources. Travaux historiques*, 43-44 (1997), pp. 51-64.
- Plank 1988: Fr. Plank, "Das Hurritische und die Sprachwissenschaft", dans V. Haas (ed.), *Hurriter und Hurritisch* (= *Xenia* 21. *Konstanzer Altorientalische Symposien*. Band II), Constance, 1988, pp. 69-93.
- Reyes 1994: A. T. Reyes, *Archaic Cyprus. A Study of the Textual and Archaeological Evidence*, Oxford, 1994.
- Salvini 1978: M. Salvini, "Hourrite et urartéen", *RHA* 36 (1978), pp. 157-172.
- Salvini 1987: M. Salvini, "La formation de l'État ourartéen", *Hethetica* VIII (*Acta Anatolica E. Laroche oblata*, R. Lebrun [ed.]), Louvain-la-Neuve, 1987, pp. 393-411.
- Salvini et Wegner 1986: M. Salvini et I. Wegner, *Die Rituale des AZU-Priesters, (Corpus der hurritischen Sprachdenkmäler I. Abteilung. Die Texte aus Boğazköy)*, Rome, 1986.
- Scafa 1996: E. Scafa, "Sul nome eteociprio di Amatunte", *RDAC*, 1996, pp. 159-163.
- Speiser 1941: E. A. Speiser, *Introduction to Hurrian* (AASOR 20 [1940-1941]), New Haven, 1941.
- Steiner 1978: G. Steiner, "Die hurritischen Verbalmorpheme /št / und /t /", *RHA* 36 (1978), pp. 173-187.
- Ventris 1952: M. Ventris, "Notes on the position of the »Eteo-«Languages", *Jahrbuch für kleinasiatische Forschung*, 2,2, 1952, pp. 218-222.
- Vincentelli 1976: I. Vincentelli, "Alašia: Per una storia di Cipro nell'età del bronzo", *Studi ciprioti e rapporti di scavo. fascicolo due* (= Biblioteca di antichità cipriote III), Rome, 1976, pp. 9-49.
- Wegner 1988: I. Wegner, "Grammatikalische und lexikalische Untersuchungen hurritischer Beschwörungsformeln aus Boğazköy", dans V. Haas (ed.), *Hurriter und Hurritisch* (= *Xenia* 21. *Konstanzer Altorientalische Symposien*. Band II), Constance, 1988, pp. 145-155.
- Wilhelm 1983: G. Wilhelm, "Der hurritische Ablativ-Instrumentalis [ne]", *ZA* 73 (1983), pp. 96-113.
- Wilhelm 1985: G. Wilhelm, "Hurritische Lexikographie", *OrNS* 54 (1985), pp. 487-496.
- Wilhelm 1988: G. Wilhelm, "Gedanken zur Frühgeschichte der Hurriter und zum hurritisch-urartäischen Sprachvergleich", dans V. Haas (ed.), *Hurriter und Hurritisch* (= *Xenia* 21. *Konstanzer Altorientalische Symposien*. Band II), Constance, 1988, pp. 43-67.
- Wilhelm 1992: G. Wilhelm, "Hurritische Lexikographie und Grammatik: Die hurritisch-hethitische Bilingue aus Bogazköy", *Or* 61 (1992), pp. 122-141.
- Wilhelm 1993: G. Wilhelm, "Zur Grammatik und zum Lexikon des Hurritischen", *ZA* 83 (1993), pp. 99-118.